



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

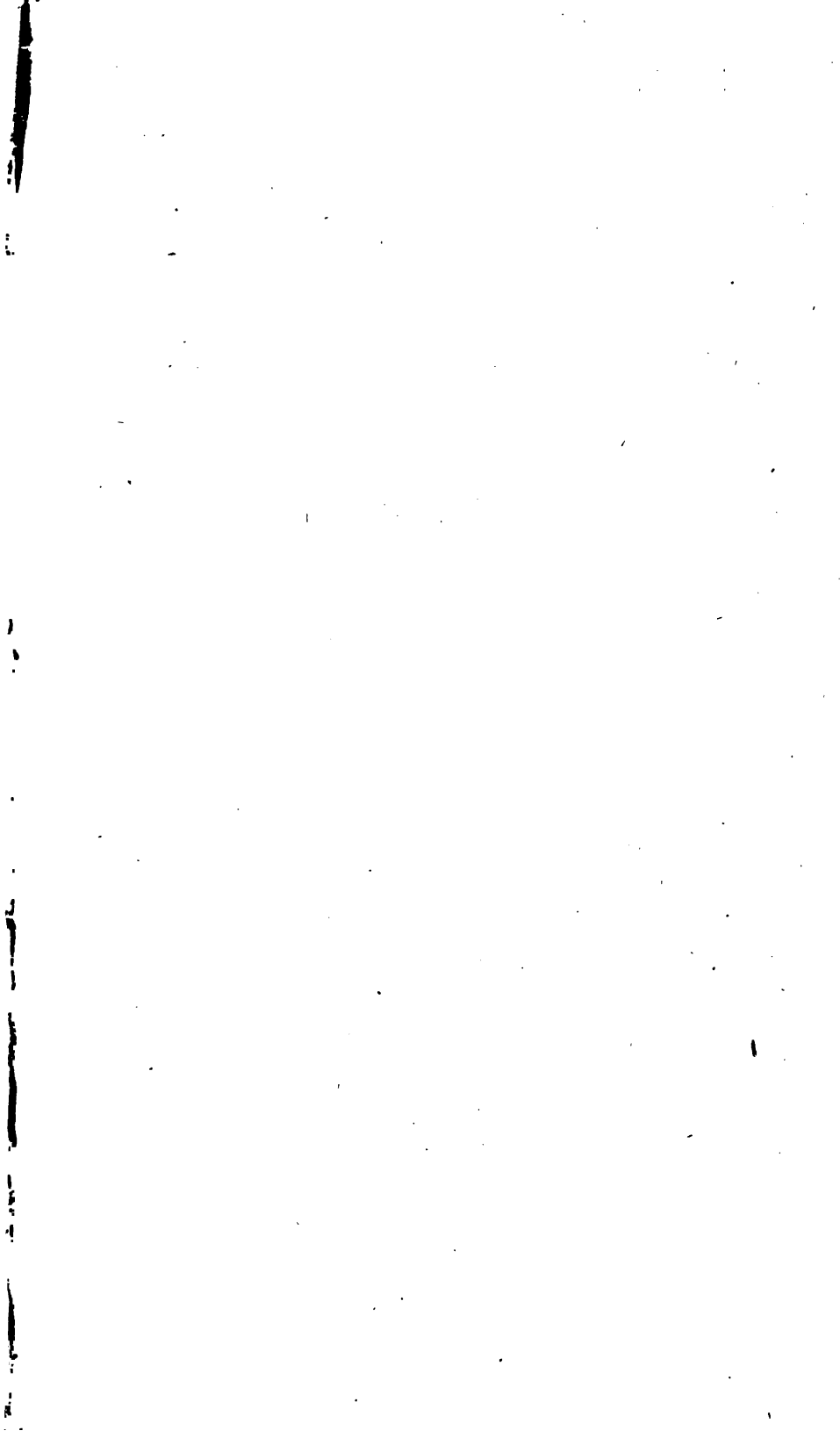
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. III B. 1373







LES

STALACTITES.

Paris. Imprimerie de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.

LES
STALACTITES,

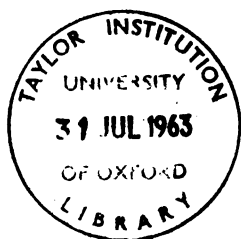
PAR

THÉODORE DE BANVILLE.

Deuxième Edition.

PARIS,
MICHEL LÉVY FRÈRES,
ÉDITEURS DES ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS,
RUE VIVIENNE, 1.

MDCCCXLVI.



A MON PÈRE.



*Vous êtes mon meilleur ami, et si j'ai
jamais souhaité quelques modestes succès,
c'est pour pouvoir vous donner un témoi-
gnage de ma reconnaissance.*

LES STALACTITES ont été conçues avec ma-

turité, exécutées avec une certaine gravité de manière et, par là, me semblent en quelque sorte dignes de vous être offertes.

Agréez l'assurance de mon profond respect et de ma tendresse filiale.

THÉODORE DE BANVILLE,

Paris, le 25 février 1846,

Le temps n'est plus où l'on pouvait persuader à la foule qu'il faut passer par l'expiation pour arriver à l'Amour.

Aujourd'hui, le devoir du poète est d'enseigner aux hommes que tous leurs instincts sont nobles et

légitimes, et que chacun de nous a droit sur cette terre à toutes les félicités.

Si donc l'auteur de ce livre a chanté encore une fois, sous les divins noms que la Grèce leur a trouvés, la Beauté, la Force et l'Amour, c'est qu'il appartient éternellement à la poésie lyrique de devancer comme une aurore la philosophie humaine.

L'auteur espère que les lecteurs des *Cariatides* remarqueront avec plaisir dans les *Stalactites*, non point un changement, mais une certaine modification de manière, qui, pour être légère, n'en est pas moins importante; les personnes dont l'esprit noblement curieux s'attache parfois aux lentes transformations et aux progrès d'un écrivain, sauront sans doute gré à l'auteur des *Cariatides* d'avoir, dans son style primitivement taillé à angles trop droits et trop polis, apporté cette fois une certaine mollesse qui en adoucit la rude correction, une espèce d'étourderie qui tâche à faire oublier qu'un poète, quelque poète qu'il soit, contient toujours un pédant.

En effet, il ne serait pas plus sensé d'exclure le

de mi-jour de la poésie, qu'il ne serait raisonnable de le souhaiter absent de la nature; et il est nécessaire, pour laisser certains objets poétiques dans le crépuscule qui les enveloppe et dans l'atmosphère qui les baigne, de recourir aux artifices de la négligence. C'est le métier qui enseigne à mépriser le métier; ce sont les règles de l'art qui apprennent à sortir des règles.

C'est surtout quand il s'agit d'appliquer des vers à de la musique qu'on sent vivement cette bizarre et délicate nécessité, et surtout encore lorsqu'il faut exprimer en poésie un certain ordre de sensations et de sentiments qu'on pourrait appeler musicaux.

Les quelques chansons et imitations de rondes populaires que contient ce volume seront, pour le lecteur, comme pour l'auteur lui-même, une préparation, un acheminement vers un nouveau livre qui aura pour titre : *Chansons sur des airs connus*.

L'auteur profite de cette occasion pour remercier toutes les personnes qui lui ont adressé de nom-

breuses marques de sympathie et quelquefois même d'admiration, trop vives sans doute, mais aussi sincères qu'il l'est lui-même en les considérant comme exagérées.

Paris, le 25 février 1846.

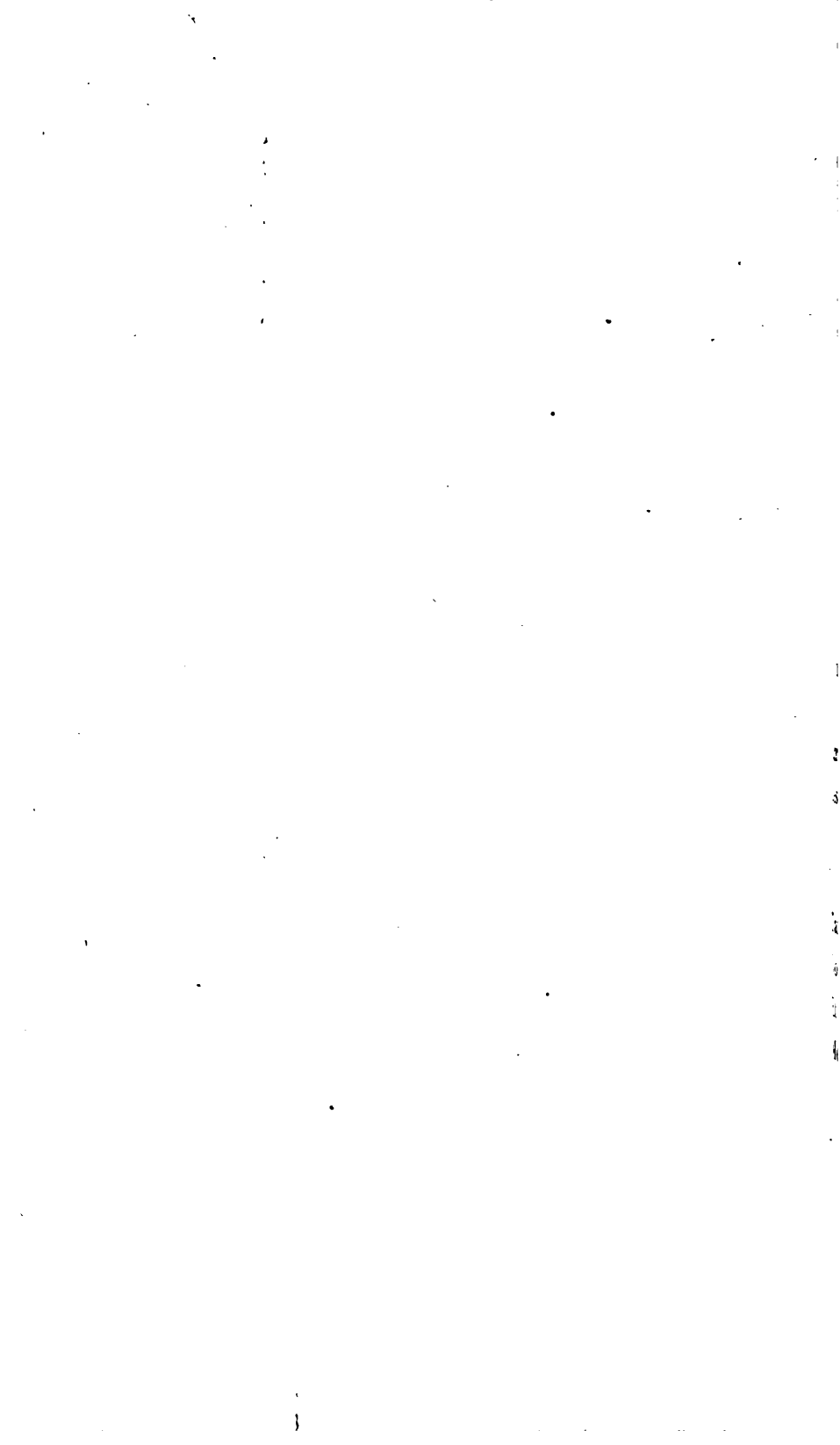
CARMEN.

Dicere carmen.

HORACE.

I.

4



GARMEN.

Camille, en dénouant sur votre col de lait
Les ors de vos cheveux plus beaux que ceux d'Hélène,
Égrenez tour à tour, ainsi qu'un chapelet,
Ces guirlandes de fleurs sur ces tapis de laine.

Tandis que la bouilloire, éveillée à demi,
Ronfle tout bas auprès du tison qui s'embrase,
Et que le feu charmant, tout-à-l'heure endormi,
Mélange l'améthyste avec la chrysoprase;

LES STALACTITES.

Tandis qu'en murmurant, ces vins, célestes pleurs,
Tombent à flots pressés des cruches ruisselantes,
Et que ces chandeliers, semblables à des fleurs,
Mettent des rayons d'or dans les coupes sanglantes;

Que les dieux de Vieux-Sèvre et les nymphes d'airain
Semblent, en inclinant leur tête qui se penche,
Parmi les plâtres grecs au visage serein,
Se sourire de loin dans la lumière blanche;

Les bras et les pieds nus, laissez votre beau corps
Dont le peignoir trahit la courbe aérienne,
Sur ce lit de damas étaler ses accords,
Ainsi qu'un dieu foulant la pourpre tyrienne.

Que votre bouche en fleur se mette à l'unisson
Du vin tiède et fumant, de la flamme azurée

Et de l'eau qui s'épuise à chanter sa chanson ,
Et dites-nous des vers d'une voix mesurée.

Car il faut assouplir nos rythmes étrangers
Aux cothurnes étroits de la Grèce natale ,
Pour attacher aux pas de l'Ode aux pieds légers
Le nombre harmonieux d'une lyre idéale.

Il faut à l'hexamètre, ainsi qu'aux purs arceaux
Des églises du nord et des palais arabes ,
Le calme, pour pouvoir dérouler les anneaux
Saints et mystérieux de ses douze syllabes !



II.



**Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours des bassins, les Naiades en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille au son du cor; nous n'irons plus au bois.**

Où des enfants joueurs riait la folle troupe
Parmi les lys d'argent aux pleurs du ciel trempés,
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Novembre 1845.

LA MUSE.

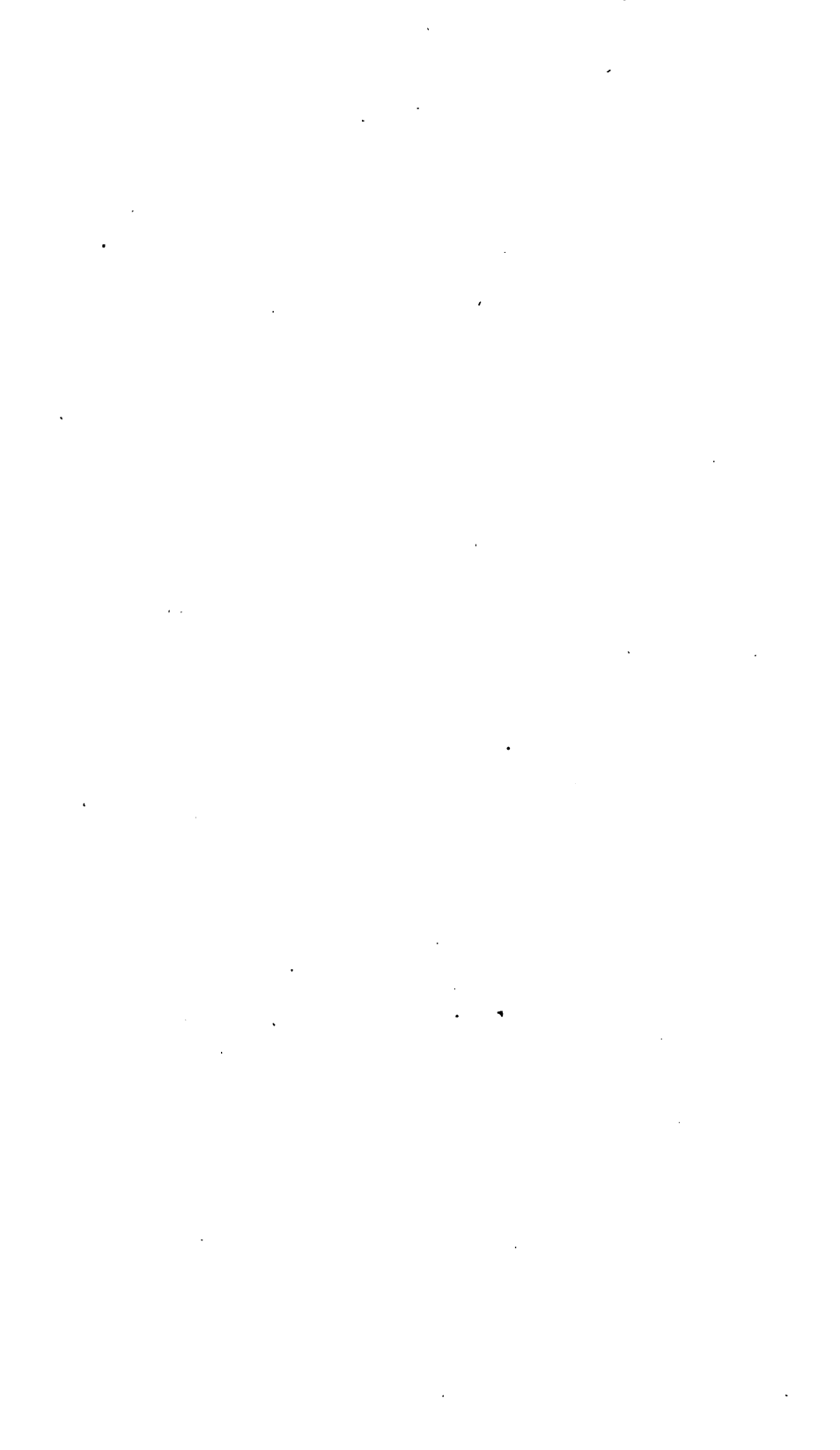
—

La Muse est un oiseau, disait un maître ancien.

AUGUSTE VACQUERIE.

—

III.



LA MUSE.

Près du ruisseau, sous la feuillée,
Menons la Muse émerveillée
Chanter avec le doux roseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Gardons que quelque damoiseau
N'apprenne ses chansons nouvelles
Pour les aller redire aux belles.

L'oiseleur aux plus fortes ailes
Tend mille pièges infidèles.
Gardons-la bien de son réseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

Puisque la Muse est un oiseau,
Empêchons qu'un fatal ciseau
Ne la poursuive et ne s'engage
Jusqu'aux plumes de son corsage.

Mère, veillez bien sur la cage
Où la Muse rêve au bocage.
Veillez en tournant le fuseau,
Puisque la Muse est un oiseau.

IV.



**Oh ! quand la Mort , que rien ne saurait apaiser ,
Nous prendra tous les deux dans un dernier baiser
Et jettera sur nous le manteau de ses ailes ,
Pussions-nous reposer sous deux pierres jumelles !
Puissent les fleurs de rose aux parfums embaumés
Sortir de nos deux corps qui se sont tant aimés ,**

Et nos âmes fleurir ensemble , et sur nos tombes
Se becqueter longtemps d'amoureuses colombes !

Avril 1845.

CHANSON A BOIRE.

—
Allons en vendanges,
Les raisins sont bons!

CHANSON.

—
V.



CHANSON A BOIRE.

**De ce vieux vin que je révère
Cherchez un flacon dans ce coin.
Çà, qu'on le débouche avec soin,
Et qu'on emplisse mon grand verre.**

Chantons Io Pæan !

Le Léthé des soucis moroses
Sous son beau cristal est enclos ,
Et dans son cœur je veux à flots
Boire du soleil et des roses.

La treille a ployé tout le long des murs ,
Allez, vendangeurs , les raisins sont mûrs!

Jusqu'en la moindre gouttelette ,
La fraîche haleine de ce vin
Exhale un parfum plus divin
Qu'une touffe de violette ,

Chantons Io Pæan !

Et, dessus la lèvre endormie
Des pâles et tristes songeurs,
Met de plus ardentes rougeurs
Que n'en a le sein de ma mie.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

A mes yeux, en nappes fleuries
Dansantes sous le ciel en feu,
L'air se teint de rose et de bleu
Comme au théâtre des féeries;

Chantons le Pœan!

Je vois un cortège fantasque,
Suivi de cors et de hautbois,
Tourbillonner, et joindre aux voix
La flûte et les tambours de basque!

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

C'est Galatée ou Vénus même
Qui, dans l'éclat du flot profond,
Se joue et me sourit au fond
De mon grand verre de Bohême.

Chantons Io Pæan!

Cette autre Cypris, plus galante,
Nait du nectar si bien chanté,
Et laisse voir sa nudité
Sous une pourpre étincelante.

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs!

Plus d'amante froide ou traîtresse,
Plus de poètes envieux!
Dans ce grand verre de vin vieux
Pleure une immortelle maîtresse,

Chantons Io Pæan!

Et, comme un ballet magnifique,
Je vois, dans le flacon vermeil,
Couleur de lune et de soleil,
Des rythmes ~~danser~~ en musique !

La treille a ployé tout le long des murs,
Allez, vendangeurs, les raisins sont mûrs !

VI.



**Viens. Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
Sur les bords de la source aux moires assouplies,
Les nénufars dorés penchent des fleurs pâlies,**

Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

Avril 1845.

LA CHANSON DE MA MIE.

Or, voyez qui je suis, ma mie.

ALFRED DE MUSSET.

VII.



LA CHANSON DE MA MIE.

**L'eau, dans les grands lacs bleus
Endormie,
Est le miroir des cieux :
Mais j'aime mieux les yeux
De ma mie.**

Pour que l'ombre parfois
 Nous sourie,
Un oiseau chante au bois :
Mais j'aime mieux la voix
 De ma mie.

La rosée, à la fleur
 Défleurie
Rend sa vive couleur :
Mais j'aime mieux un pleur
 De ma mie.

Le temps vient tout briser.
 On l'oublie :
Moi, pour le mépriser,
Je ne veux qu'un baiser
 De ma mie.

La rose sur le lin
Meurt flétrie ;
J'aime mieux pour coussin
Les lèvres et le sein
De ma mie.

On change tour à tour
De folie :
Moi , jusqu'au dernier jour ,
Je m'en tiens à l'amour
De ma mie.

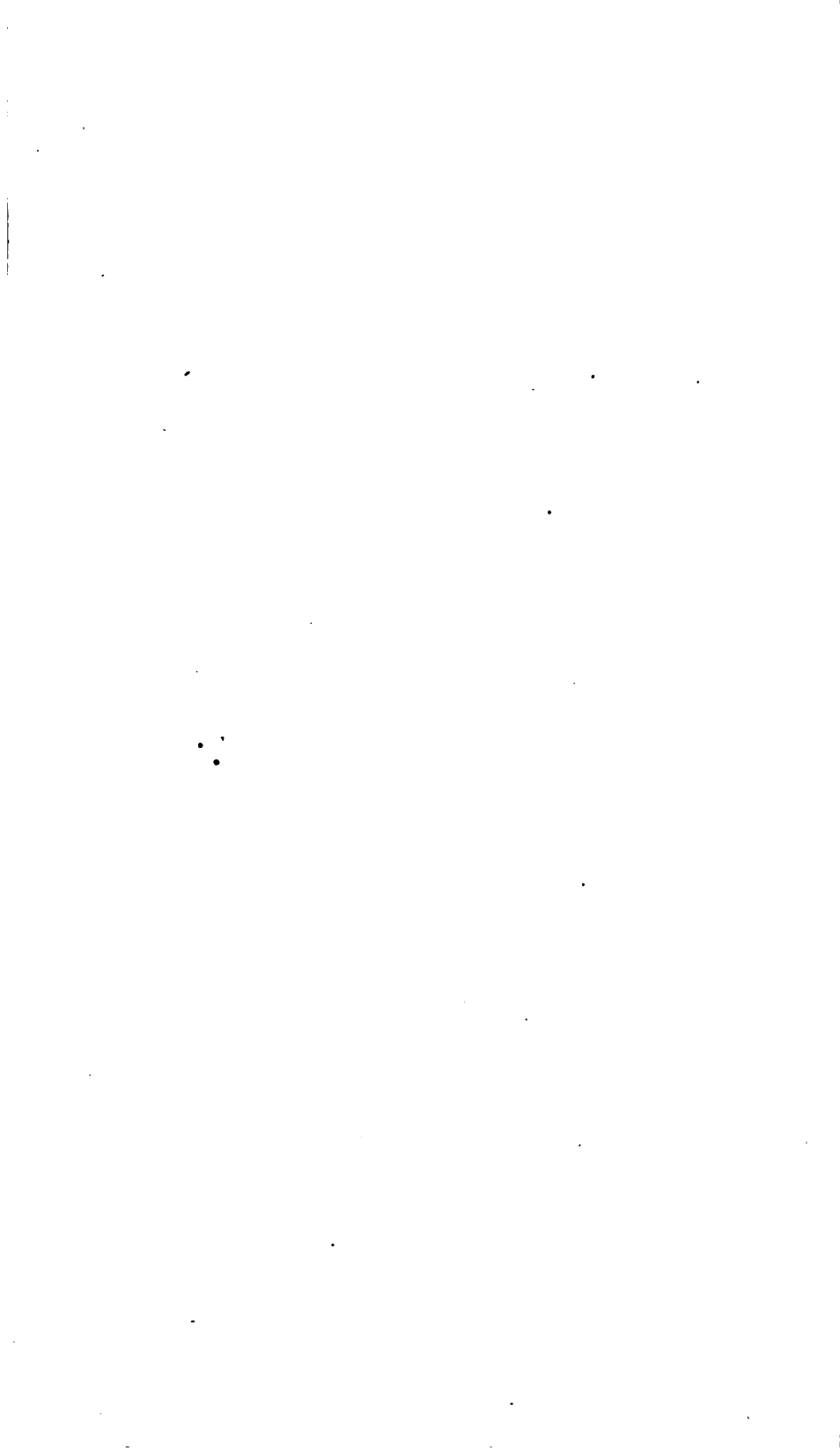


LES TOURTERELLES.

Et voyez deux colombelles,
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour, du bec et des ailes.

ROUSSEAU.

VIII.



LES TOURTERELLES.

Cependant qu'étrangère à la nature en fête,
Elle rêvait sans but sur sa couche défaite,
Le soleil frissonnait sur l'or et les damas ;
Le doux air de l'été, qui chasse les frimas,
Chargé de la couleur et du parfum des rosés.

Entrait, et redonnait la vie à mille choses.
Le vin était de pourpre, et les cristaux de feu.

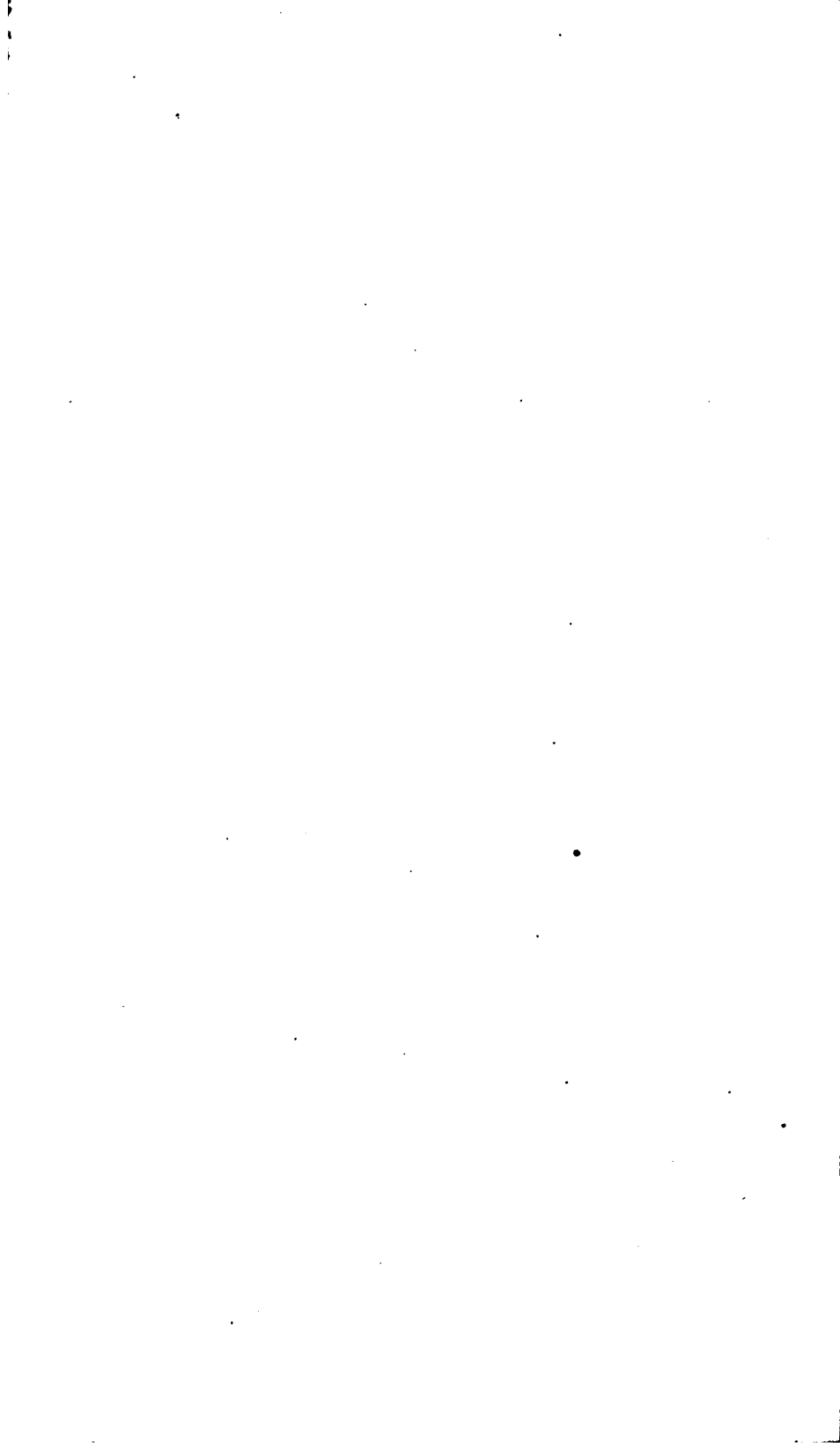
Alors, comme, en jouant, deux cygnes d'un lac bleu,
Comme deux lys jumeaux que leur beauté protège,
D'un vol silencieux, deux colombes de neige
Franchirent l'azur vaste et vinrent se poser
Sur la fenêtre ouverte, et dans un long baiser
Se becqueter sans fin en remuant les ailes.

Elle, les yeux fixés sur ces deux tourterelles,
(Tandis que de la mousse et des feuillages verts
S'exhalaient alentour mille parfums amers)
Laissait, l'âme enivrée à la brise fleurie,
Dans le bleu de l'amour errer sa rêverie.

Dis-moi, que faisais-tu loin d'elle, ô bel enfant !
Tandis que sur son col et sur son dos charmant
Couraient à l'abandon ses tresses envolées,
Que faisais-tu, perdu sous les longues saulées,

Et que te disaient donc, ô timide rêveur !
Les brises de l'été si pleines de saveur ?

Avril 1845.



RONDE SENTIMENTALE.

—

Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse!

RONDE.

—

IX.



RONDE SENTIMENTALE.

**Sur les gazons verts, le soir nous dansons ,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.**

**Tout brûlant d'amour, le Ciel dit à l'Onde :
Je ne puis descendre et baiser tes flots ,**

Ni dans tes beaux yeux , par le soir déclos ,
Voir se refléter ton âme profonde.

Sur les gazons verts , le soir nous dansons ,
Au clair de la lune , au bruit des chansons.

La Rose s'entr'ouvre et dit à l'Étoile :
Que n'ai-je , ô ma fleur ! des ailes d'oiseau ,
Puisque la madone , avec son fuseau ,
File un blanc nuage et t'en fait un voile !

Sur les gazons verts , le soir nous dansons ,
Au clair de la lune , au bruit des chansons.

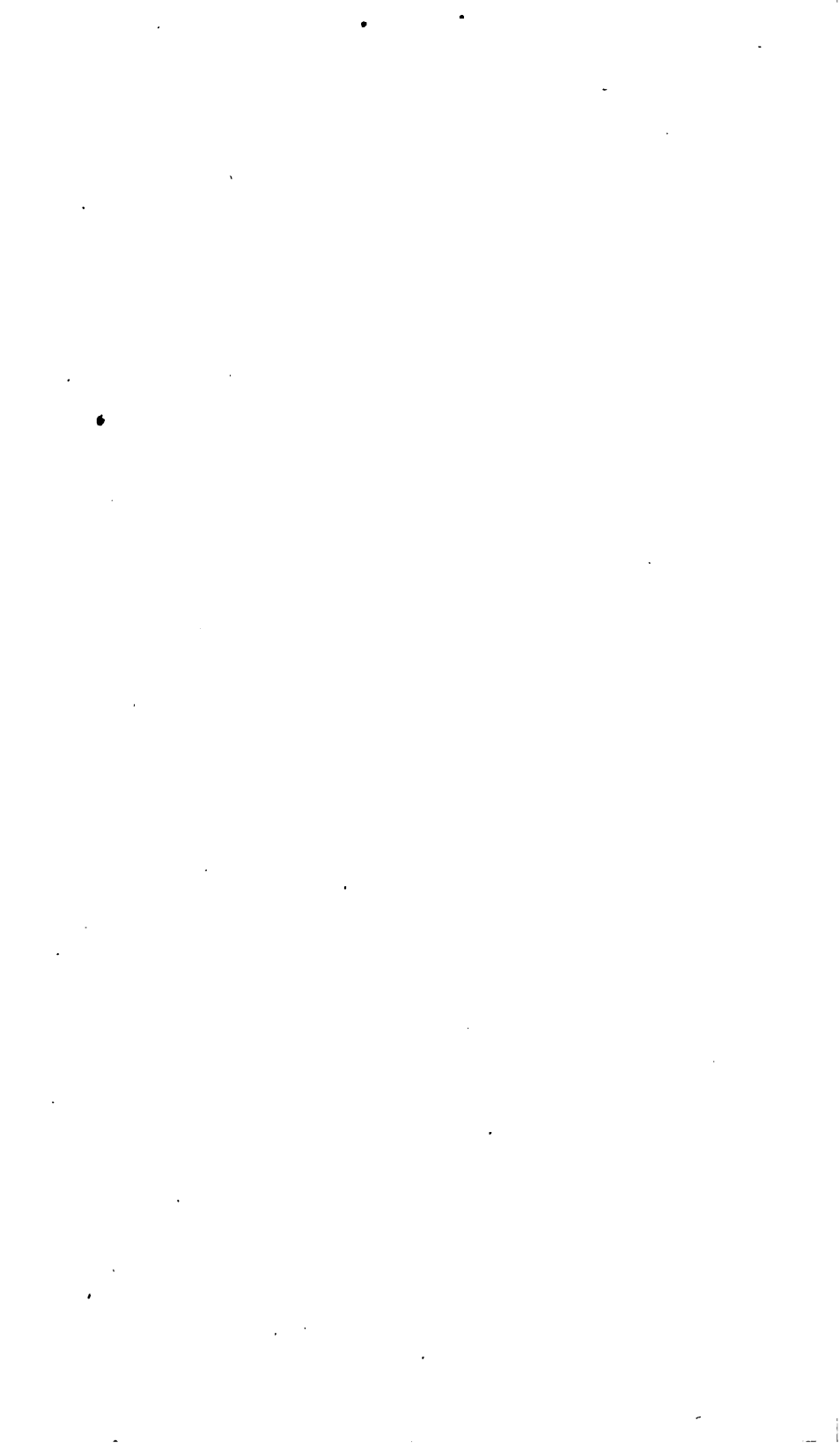
L'Étoile scintille et dit à la Rose :
Je ne puis voler comme un papillon ,

**Mais je puis, cher astre ! au bout d'un rayon
Boire tous tes pleurs, sans que l'on en cause.**

**Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.**

**Frémissante encor, l'Onde sous la flamme
Apaie ses flots et dit à l'Azur :
Le meilleur de toi dans mon lit obscur
Sommeille à demi sur mon sein qui pâme.**

**Sur les gazons verts, le soir nous dansons,
Au clair de la lune, au bruit des chansons.**



LA FEMME AUX ROSES.

—

Divini opus Alcimedontis.

VIRGILE.

—

X.



LA FEMME AUX ROSES.

**Nue , et ses beaux cheveux laissant en vagues blondes
Courir à ses talons des nappes vagabondes ,
Elle dormait , sereine. Aux plis du matelas
Un sommeil embaumé fermait ses grands yeux las ,
Et ses bras vigoureux , pliés comme des ailes ,
Reposaient mollement sur des flots de dentelles.**

Or, la capricieuse avait, d'un doigt coquet,
Sur elle et sur le lit parsemé son bouquet,
Et,—fond éblouissant pour ces splendeurs écloses!—
Son corps souple et superbe était jonché de roses.

Et ses lèvres de flamme, et les fleurs de son sein
Sur ces coteaux neigeux qu'elle montre à dessein,
Semblaient, aux yeux séduits par de douces chimères,
Les boutons rougissants de ces fleurs éphémères.

LA CHANSON DU VIN.

Un soir l'âme du vin chantait dans les bouteilles.

BAUDELAIRE DUFAYS.

XI.



LA CHANSON DU VIN.

**Parmi les gazons
Tout en floraisons
Dessous les treilles,
J'écoute sans fin
La chanson du vin
Dans les bouteilles.**

L'Ode à l'Idéal
Au fond du cristal
 Coule embaumée.
La strophe bruit,
Et, limpide, suit
 Sa sœur charmée.

Les nectars vermeils
Chantent les soleils
 De la jeunesse,
Et tous les retours
Qui font nos amours
 Pleins de tristesse ;

Et le dieu Liber,
Beau, joyeux et fier,
 Qui, roi des âmes,
Guide à l'Orient
Un essaim riant
 De jeunes femmes ;

Le dieu des pressoirs
Qui, sous les pins noirs
Du mont Ménale,
Fait, pendant la nuit,
Courir à grand bruit
La bacchanale!

Et le tambourin
Des vierges sans frein
Dans leurs querelles,
Qui, loin des regards,
Dans les bois épars
S'aiment entre elles;

Et le chœur dansant
Qui, rouge, et versant
Dans son délire
Le sang et le vin,
Brise le devin
Avec sa lyre!

Le Nectar nous dit :

« O vous qu'engourdit

» La Poésie ,

» Plus de vains sanglots !

» Buvez à mes flots

» La Fantaisie.

» Ne réservez plus

» Vos vœux superflus

» Et vos tendresses

» Pour les impudeurs

» Et pour les froideurs

» De vos maîtresses.

» Nos claires prisons

» Montrent aux raisons

» Évanouies ,

» L'âme des couleurs

» Du rythme et des fleurs

» Épanouies !

- » Nos secrets plaisirs ,
- » Nés dans les loisirs ,
 - » Ont à s'accroître ,
- » Pour les sens domptés
- » Plus de voluptés
 - » Que ceux du cloître.

•

- » Mais fuis, jeune élu ,
- » Le bois chevelu ,
 - » Le flot rapide
- » Et l'ancre secret
- » Où te rencontrait
 - » L'Aganippide !

- » Le thyrsé est levé.
- » Dans le lieu trouvé
 - » Pour les mystères ,
- » Hurlent de fureur
- » Les vierges en chœur
 - » Et les panthères.

- » Privé de tombeaux,
- » L'impie en lambeaux
 - » Meurt comme Orphée.
- » Dans l'onde à la fois
- » Sa lyre et sa voix
 - » Pleure étouffée,

- » Tandis qu'au lointain
- » Bondit, le matin,
 - » Toute rougie,
- » En vociférant
- » Sur l'indifférent,
 - » La sainte Orgie!

A BAUDELAIRE DUFAYËS.

A eux la faute, pourquoi tant d'orgueil?

STENDHAL.

XII.

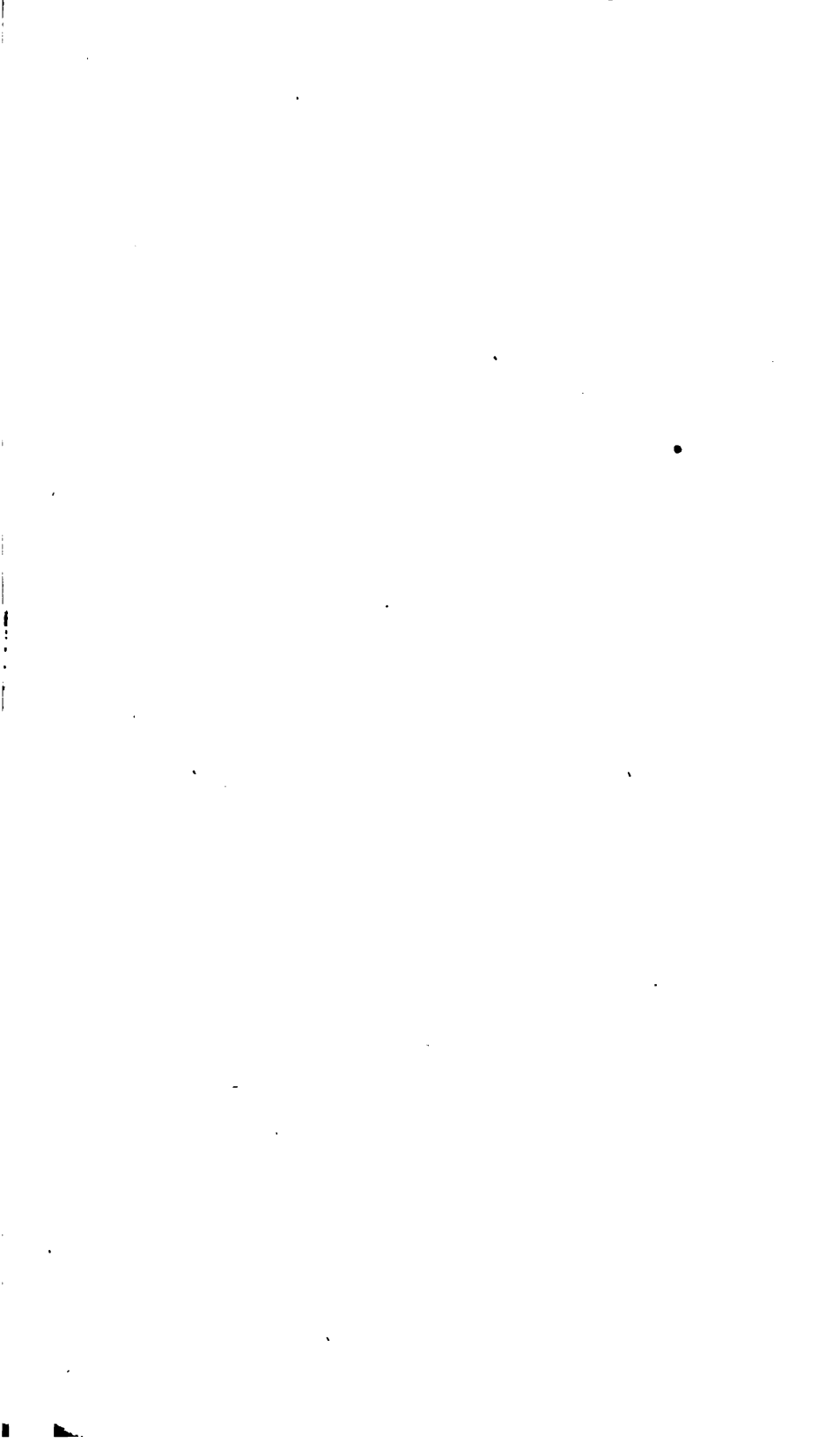


A BAUDELAIRE DUFAYS.

O poète, il le faut, honorons la Matière :
Mais ne l'honorons point d'une amitié grossière,
Et gardons d'offenser, pour des plaisirs trop courts,
L'Amour, qui se souvient, et se venge toujours.

Notre âme est trop souvent comme cette Bacchante
Que, dans une attitude aimable et provoquante ,
Le Satyre caresse et retient dans ses bras ,
Rouge de ses désirs et de son embarras ,
La tête renversée et les lèvres mi-closes , —
Et que l'enfant Amour châtie avec des roses.

XIII.



Chère, voici le mois de mai,
Le mois du printemps parfumé
 Qui, sous les branches,
Fait vibrer des sons inconnus,
Et couvre les seins demi-nus
 De robes blanches.

Voici la saison des doux nids,
Le temps où les cieux rajeunis
Sont tout en flamme,
Où déjà, tout le long du jour,
Le doux rossignol de l'amour
Chante dans l'âme.

Ah ! de quels suaves rayons
Se dorent nos illusions
Les plus chéries,
Et combien de charmants espoirs
Nous jettent dans l'ombre des soirs
Leurs rêveries !

Parmi nos rêves à tous deux,
Beaux projets souvent hasardeux
Qui sont les mêmes,
Songes pleins d'amour et de foi
Que tu dois avoir comme moi,
Puisque tu m'aimes ;

Il en est un seul plus aimé.
Tel meurt un zéphyr embaumé
 Sur votre bouche ,
Telle, par une ardente nuit ,
De quelque séraphin , sans bruit ,
 L'aile vous touche.

Camille, as-tu rêvé parfois
Qu'à l'heure où s'éveillent les bois
 Et l'alouette ,
Où Roméo, vingt fois baisé ,
Enjambe le balcon brisé
 De Juliette ,

Nous partons tous les deux, tout seuls ?
Hors Paris, dans les grands tilleuls
 Le vent se joue ;
L'air sent les lilas et le thym ,
La fraîche brise du matin
 Baise ta joue.

Après avoir passé tout près
De vastes ombrages , plus frais
 Qu'une glacière
Et tout pleins de charmants abords ,
Nous allons nous asseoir aux bords
 De la rivière.

L'eau frémit, le poisson changeant
Émaille la vague d'argent
 D'écaillés blondes ;
Le saule, arbre des tristes vœux ,
Pleure , et baigne ses longs cheveux
 Parmi les ondes.

Tout est calme et silencieux.
Étoiles que la terre aux cieux
 A dérobées ,
On voit briller d'un éclat pur
Les corsages d'or et d'azur
 Des scarabées.

Nos yeux s'enivrent, assouplis,
A voir l'eau dérouler les plis
 De sa ceinture.
Je baise en pleurant tes genoux,
Nous sommes bien seuls ; rien que nous
 Et la nature !

Tout alors, les flots enchanteurs,
L'arbre ému, les oiseaux chanteurs
 Et les feuillées,
Et les voix aux accords touchants
Que le silence dans les champs
 Tient éveillées,

Les parfums qui prennent les sens,
Les horizons éblouissants
 De fantaisie,
Les serments dans nos cœurs écrits,
Tout en nous demande à grands cris
 La Poésie.

Nous sommes heureux sans froideur.
Plus de bouderie ou d'humeur
 Triste ou chagrine ;
Tu poses d'un air triomphant
Ta petite tête d'enfant
 Sur ma poitrine ;

Tu m'écoutes, et je te lis,
Quoique ta bouche comme un lys
 S'ouvre et soupire,
Quelques stances d'Alighieri,
Ronsard, le poète chéri,
 Ou bien Shakspeare.

Mais je jette le livre ouvert,
Tandis que ton regard se perd
 Parmi les mousses, .
Et je préfère, en vrai jaloux,
A nos poètes les plus doux
 Tes lèvres douces !

Tiens , voici qu'un couple charmant ,
Comme nous jeune et bien aimant ,
Vient et regarde.

Que de bonheur rien qu'à leur pas !
Ils passent et ne nous voient pas :
Que Dieu les garde !

Ce sont des frères , mon cher cœur ,
Que , comme nous , l'amour vainqueur
Fit l'un pour l'autre.
Ah ! qu'ils soient heureux à leur tour !
Embrassons-nous pour leur amour
Et pour le nôtre !

Chère , quel ineffable émoi ,
Sur ce rivage où près de moi
Tu te recueilles ,
De mêler d'amoureux sanglots
Aux douces plaintes que les flots
Disent aux feuilles !

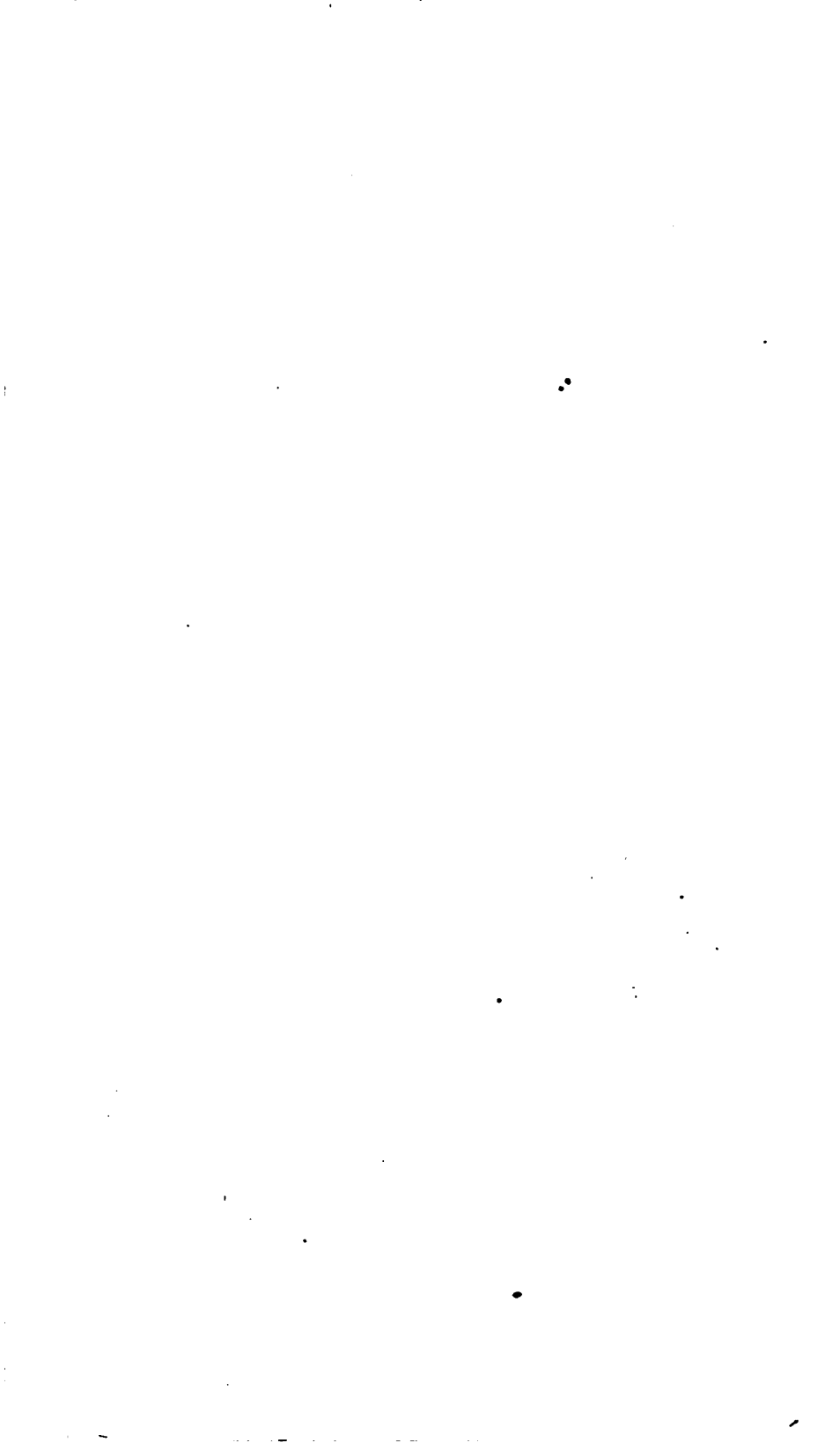
Dis, quel bonheur d'être enlacés
Par des bras forts, jamais lassés !
Avec quels charmes,
Après tous nos mortels exils,
La lèvre boit au bout des cils
De fraîches larmes !

LE DÉMÊLOIR.

Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune et éclatante comme le soleil, et qui est terrible comme une armée rangée en bataille?

CANTIQUE DES CANTIQUES.

XIV.



LE DEMÉLOIR.

Je sais qu'elle est pareille aux archanges des toiles.
Ses cils luxuriants dorment sur deux étoiles ,
Et je vois aux candeurs de son pied calme et pur
Qu'il a marché longtemps sur les tapis d'azur.
Sa bouche harmonieuse et de charme inondée
Semble , à son doux parfum de roses de Judée ,
Avoir vidé la coupe aux noces de Cana ,
Et chanté dans les cieux le Salve Regina.

Mais ces tempes de marbre et ce sourcil farouche,
La superbe fierté du front et de la bouche,
Ces rougeurs, ce duvet pleins de défis mordants,
L'insolente fraîcheur de ces tons discordants,
Ces ongles lumineux et ces dents de tigresse
A des instants furtifs trahissent la déesse.

Quand, pareille aux Vénus du grand peintre d'Anvers,
Sous un grand démêloir d'écaille aux reflets verts
Elle fait ruisseler, en sortant de l'alcôve,
Cette ample chevelure à l'or sanglant et fauve,
Quand ses mains de statue achèvent d'y verser
Le flot d'huile épandu, le soleil fait glisser
Sur ces après trésors, qu'à loisir elle baigne,
Un rayon rose au bout de chaque dent du peigne.

A LA FONT-GEORGES.

Voici les lieux charmants où mon âme ravie
Passait à contempler Sylvie
Ces tranquilles moments si doucement perdus.

BOILEAU.

XV.



A LA FONT-GEORGES.

**O champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or!**

**O ma vieille Font-George,
Vers qui le rouge-gorge**

Et le doux rossignol
Prenaient leur vol !

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
Les pleurs du toit !

O source claire et froide,
Qu'ombrageait le tronc roide
D'un noyer vigoureux
A moitié creux !

Sources ! fraîches fontaines !
Qui, douces à mes peines,
Frémisiez autrefois
Rien qu'à ma voix !

Bassin où les laveuses
Tendaient silencieuses,

Sur un rameau tremblant,
Le linge blanc !

O sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
N'avaient pas abattu
Le front chenu !

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
A tous les vents !

O vignes purpurines,
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés ;

Où, l'automne venue,
La Vendange mi-nue

A l'entour du pressoir
Dansait le soir !

O buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant !

Murmurante oseraie,
Où le ramier s'effraie,
Saule au feuillage bleu,
Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !
Moissonneuses surprises
A mi-jambe dans l'eau
Du clair ruisseau !

Antres, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,

Ombrages et rochers
Souvent cherchés !

Ruisseaux ! forêts ! silence !
O mes amours d'enfance !
Mon âme , sans témoins ,
Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose
Et ces sombres massifs
D'antiques ifs ,

Et ce chemin de sable ,
Où j'eus l'heur ineffable ,
Pour la première fois ,
D'ouïr sa voix !

Où , rêveuse , l'amie ,
Doucement obéie

S'appuyant à mon bras,
Parlait tout bas ;

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
D'un doigt distrait,

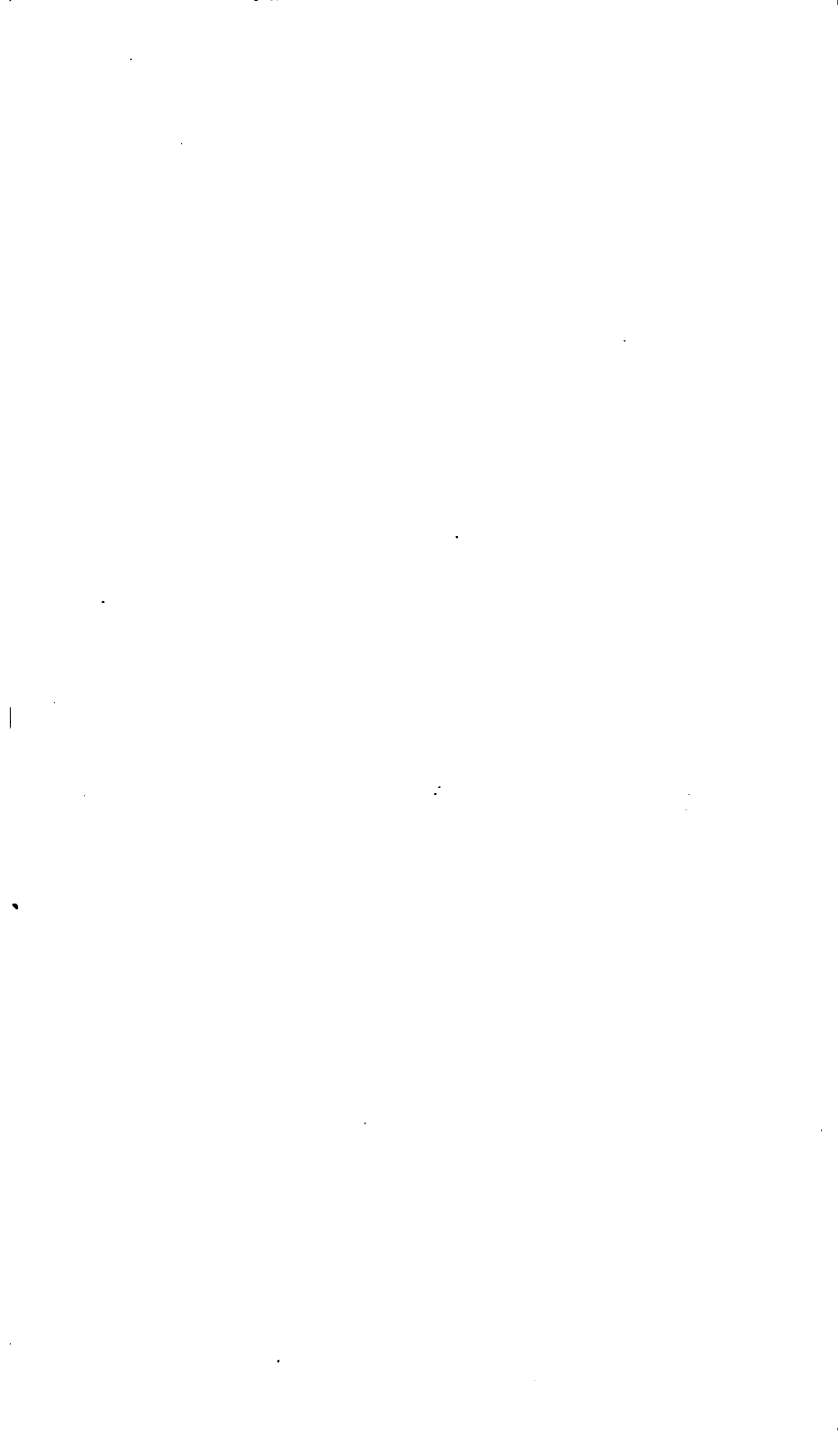
A l'heure où sous leurs voiles
Les tremblantes étoiles
Brodent le ciel changeant
De fleurs d'argent.

LA FONTAINE DE JOUVENCE.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

VIRGILE.

XVI.



LA FONTAINE DE JOUVENCE.

Il est une fontaine à la blanche sculpture,
Dont la nappe d'argent tombe dans la verdure ;
L'eau de sa coupe, avec de clairs rayonnements,
Sur les dauphins de marbre éclate en diamants.

Elle rend aux vieillards la jeunesse et la force.
Mille jeunes Vénus , fières de leur beau torse ,
Sur l'azur de ses flots , qui ne sont point amers ,
Lèvent un pied plus blanc que la perle des mers.

Celles qui n'aimaient plus les tourterelles blanches,
Et ne tressaillaient pas dans le mois des pervenches ,
Ceux que laissaient glacés la Lyre et le bon vin ,
Sortent joyeux et beaux de ce Léthé divin ;

Non beaux comme autrefois d'une beauté sévère ,
Mais semblables aux dieux qui boivent à plein verre
Le feu que le Titan pour nous a dérobé ,
Et qui puisent le vin dans la coupe d'Hébé.

La Naïade aux yeux bleus, qui pleure goutte à goutte,
Noie au fond de leurs cœurs la tristesse et le doute ,
Et, tournant leur esprit vers les biens éternels ,
Leur montre l'Idéal dans les plaisirs charnels.

Voyez-les, souriants, fiers de leur belle taille,
Dans ces riches habits de fête et de bataille
Qui relèvent la mine, et qu'aux siècles anciens
Peignaient avec amour les maîtres Vénitiens.

Les couples sont épars : de blanches jeunes femmes
Dont les yeux rallumés se remplissent de flammes,
Avec leurs amoureux assis sur le gazon,
Effeillent les bouquets de leur jeune saison.

L'une parle à mi-voix, et, comme en un méandre,
Erre par les sentiers de la carte du Tendre;
Celle-là, fière enfin de vivre et de se voir,
Tantôt joue, et ternit l'acier de son miroir.

Tandis qu'à ses genoux son compagnon étale
La poitrine d'Alcide et les grâces d'Omphale,
Une verse du vin dans le verre sculpté
D'un jeune cavalier debout à son côté.

Plus loin, deux rajeunis, sur la mousse des plaines,
Mèlent dans un baiser les fleurs de leurs baleines ;
Une vierge au sein nu, digne de Phidias,
Tord ses cheveux luisants qui pleurent sur ses bras.

Dans l'humide vapeur de sa métamorphose,
Blanche encore à demi comme une jeune rose,
Une autre naît au monde, et ses beaux yeux voilés
Argentent l'eau d'azur de rayons étoilés.

Dans les vagues lointains l'une l'autre s'enchantent,
Agitant leurs tambours dont les clochettes chantent,
De galantes beautés qui semblent des péris,
Et teignent l'air limpide à leur rose souris.

Et tous ces nouveaux-nés de qui l'âme ravie
Connait le prix des biens qui font aimer la vie,
Sans trouble et sans froideur cèdent à leurs désirs,
Et vident lentement la coupe des plaisirs.

O doux cygnes chanteurs, vous que la poésie
Retrempe incessamment dans son onde choisie.
Amis ! soyons pareils à ces beaux jeunes gens :
Créons autour de nous des cieux intelligents.

Cherchons au fond du vin les sciences rebelles,
Et l'amour idéal sur les lèvres des belles,
Et dans leurs bras, qu'anime une calme fierté,
Rêvons la Jouissance et l'Immortalité.

Mai 1844.



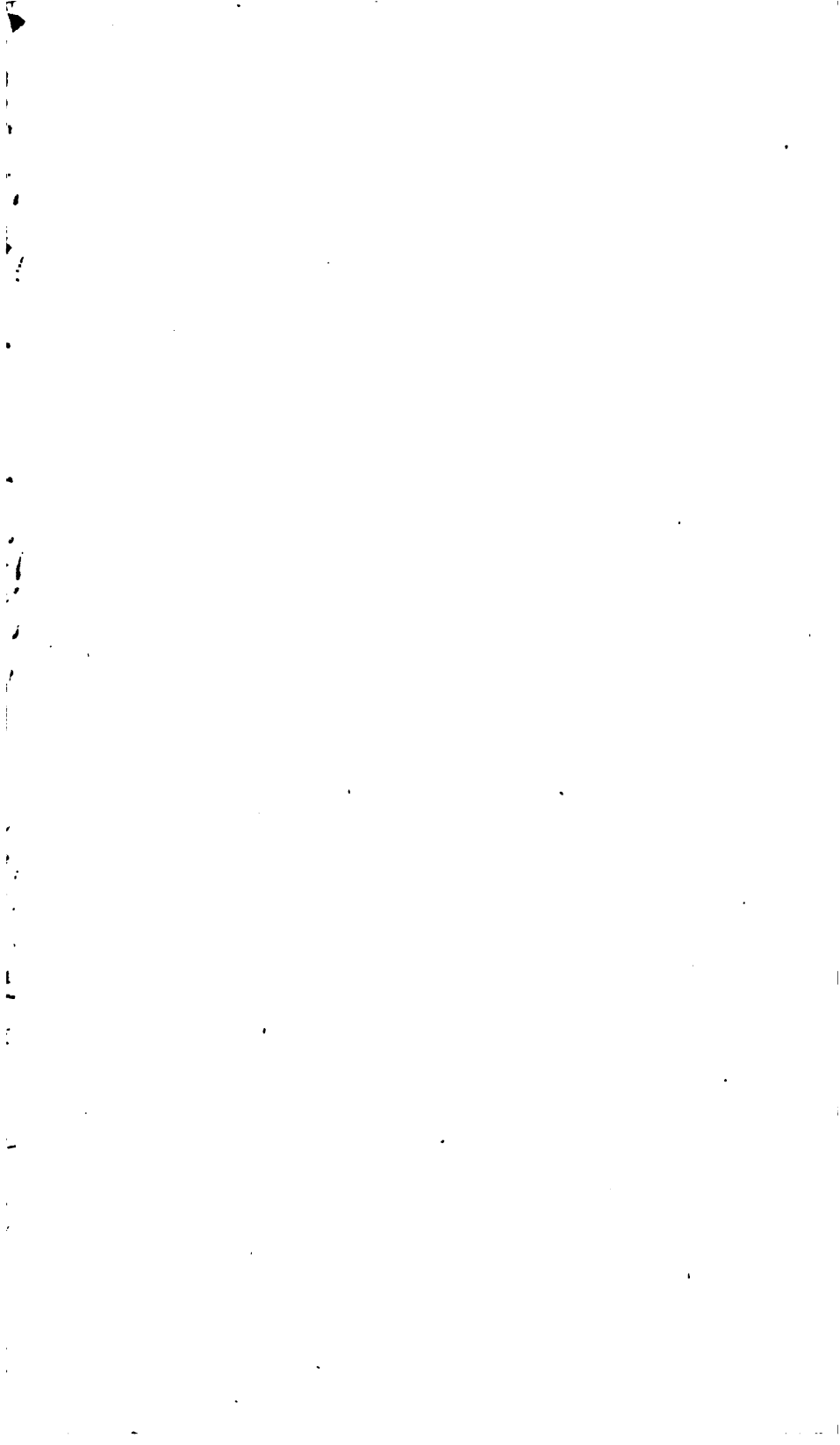


CHANSON D'AMOUR.

Si je l'dis à l'alouette,
L'alouette le dira.
La violette se double, double
La violette se doublera.

RONDE.

XVII.



CHANSON D'AMOUR.

Qui veut , avant le point du jour ,
Vers le bien-aimé de mon âme , —
Parce que je languis d'amour ,
Porter le secret de ma flamme ?

O mon cœur , à quel cœur discret
Peux-tu te confier encore ? —
Si l'alouette a mon secret ,
Elle ira le dire à l'Aurore.

Le désir de son javelot
A percé mon cœur qui se brise. —
Si je dis mon secret au flot ,
Le flot l'ira dire à la brise.

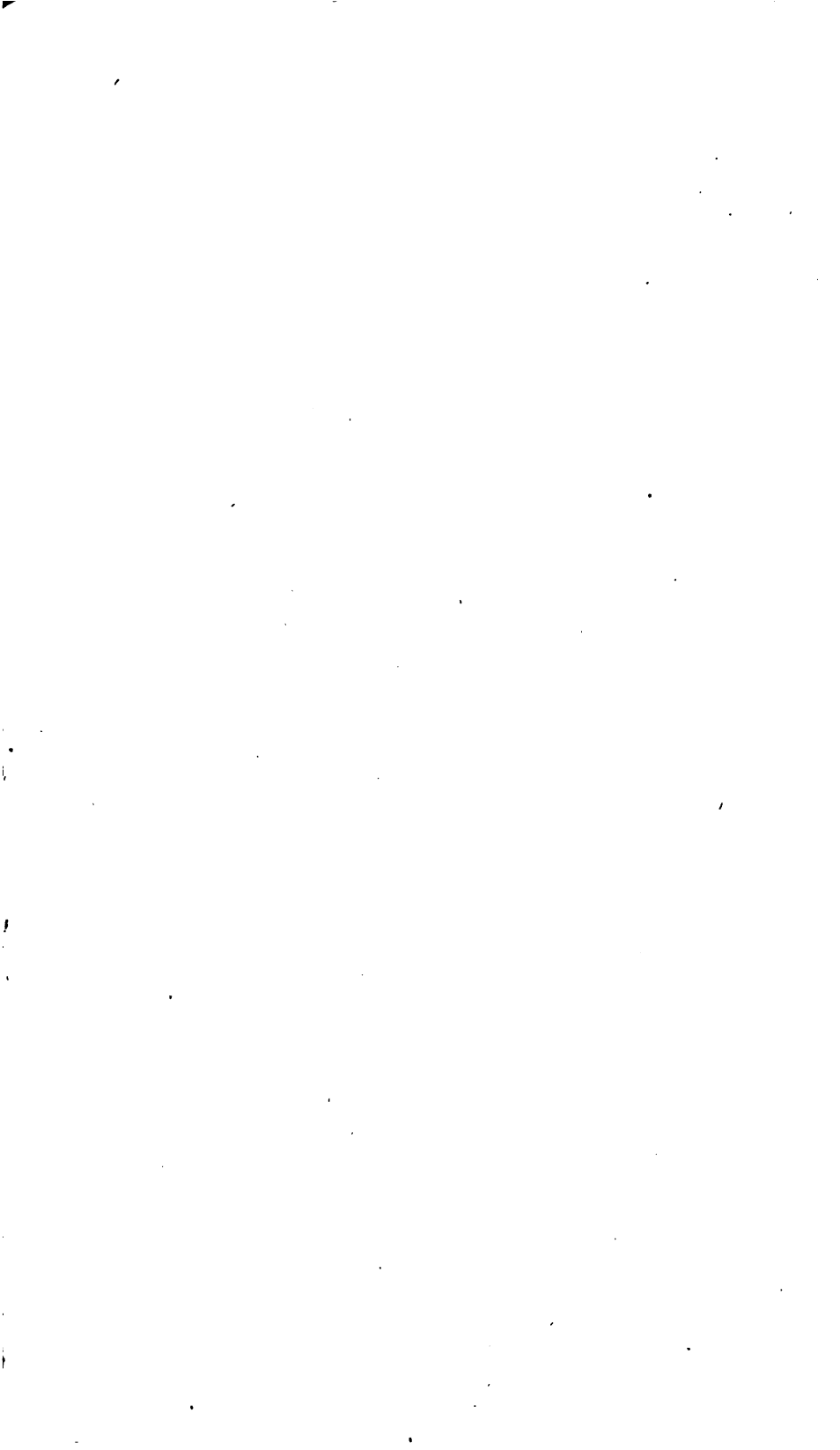
Un frisson glisse sur mon col ,
Et glace ma lèvre déclose. —
Si je le dis au rossignol
Il ira le dire à la rose.

Qui donc saura le supplier
De finir mes peines mortelles ? —
Si je le dis au blanc ramier ,
Il l'ira dire aux tourterelles.

Je me ploie ainsi qu'un roseau
Et ma beauté penche flétrie. —
Si je le dis au bleu ruisseau
Il l'ira dire à la prairie.

Vous qui voyez mon désespoir ,
Flots , ailes , brises des montagnes ! —
Si je le dis à mon miroir ,
Il l'ira dire à mes compagnes.

Parce que je languis d'amour ,
Vous qui voyez que je me pâme, —
Allez , allez de ce séjour
Vers le bien-aimé de mon âme !



XVIII.



Camille, quand la Nuit t'endort sous ses grands voiles
Et qu'un rêve céleste emplit tes yeux d'étoiles,
Quand tes regards, lassés des fatigues du jour,
Se reposent partout sur des routes fleuries
Dans le pays charmant des molles rêveries,
Camille, que vois-tu dans tes songes d'amour ?

Nous vois-tu, revenant par les noires allées,
Tous deux, donner des pleurs aux choses envolées

Que l'oubli dédaigneux couvre de flots dormants ,
Ou dans le vieux manoir, au fond des parcs superbes ,
Pousser de l'éperon parmi les hautes herbes
Les pas précipités de nos chevaux fumants?

Dans les moires de l'eau dont l'azur étincelle,
Nous vois-tu laissant fuir une frêle nacelle
Sur le lac amoureux et frémissant d'accords ,
Où, sur le flot bordé par des coteaux de vignes ,
Glisse aux vagues lointains la blancheur des beaux cygnes,
Aux accents mariés des harpes et des cors?

Moi, je vois rayonner tes yeux dans la nuit sombre ,
Et je songe à ce jour où je sentis dans l'ombre ,
Pour la première fois, de ton col renversé
S'échappant à longs flots en boucles ruisselantes ,
Tes cheveux déroulés emplir mes mains tremblantes,
Et ta lèvre de feu baiser mon front glacé.

CHANSON DE BATEAU.

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours!

CHANSON.

XIX.



CHANSON DE BATEAU.

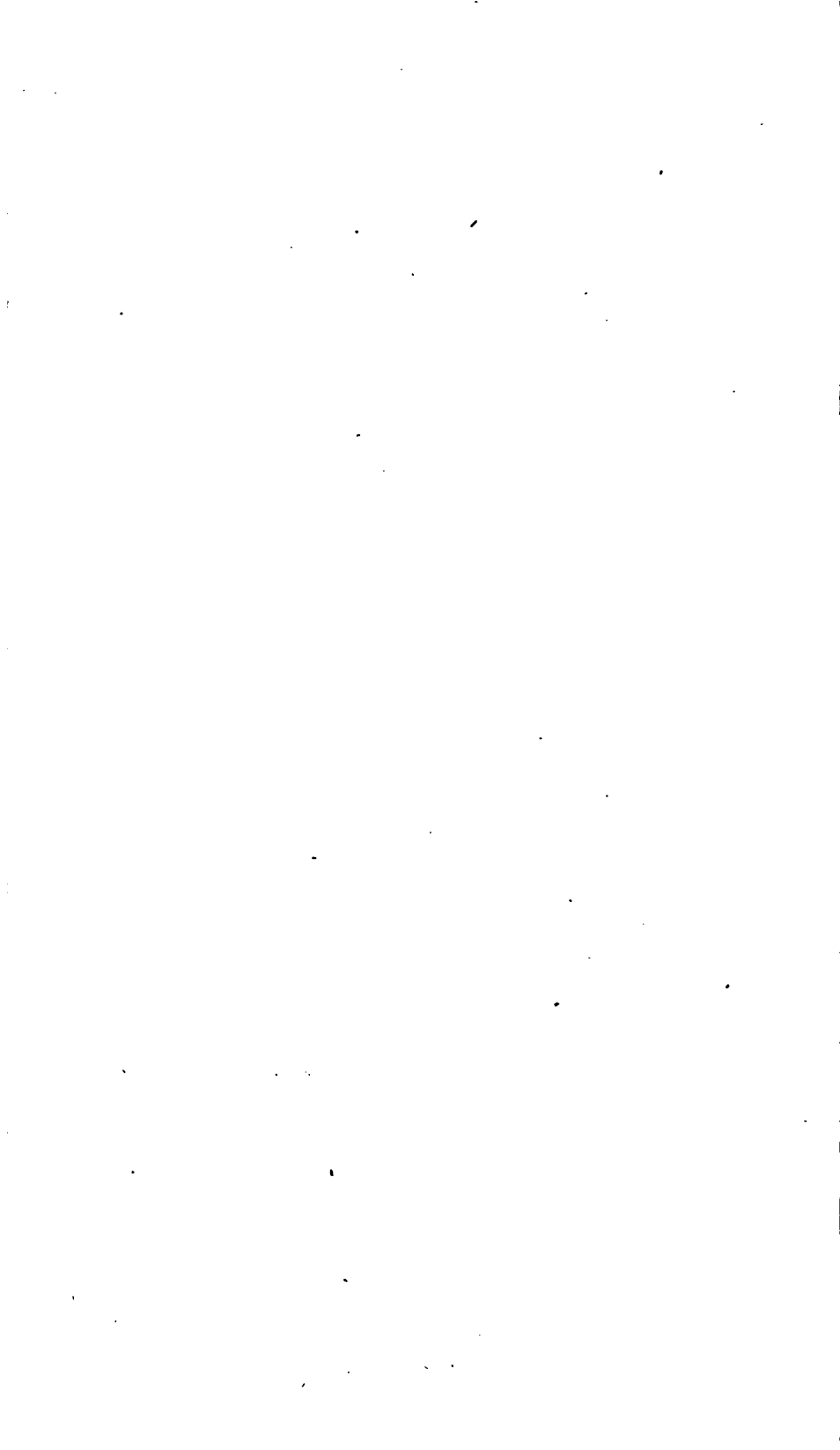
Le canal endort ses flots ,
Ses échos ,
Et le zéphyr nous verse
Des parfums purs et doux. —
Le flot nous berce ,
Endormons-nous !

Les voix emplissent les airs
De concerts ,
Et le vent les disperse
Avec nos baisers fous. —
Le flot nous berce ,
Endormons-nous !

En vain ton époux caduc ,
Comte ou duc ,
Se jette à la traverse
De nos gais rendez-vous. —
Le flot nous berce ,
Endormons-nous !

Ah ! que les cieux étoilés
Soient voilés ,
Tandis que je renverse
Ton front sur mes genoux ! --
Le flot nous berce ,
Endormons-nous !

Qu'importe si dans la nuit
 Qui s'enfuit,
L'orage bouleverse
Les éléments jaloux ! —
 Le flot nous berce,
 Endormons-nous !



POUR MADemoiselle ***

22. Car la fille d'Hérodiade y étant entrée, et ayant dansé devant le Roi, elle lui plut tellement, et à ceux qui étaient à table avec lui, qu'il lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai.

23. Et il ajouta avec serment : Oui, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume.

24. Elle, étant sortie, dit à sa mère : Que demanderai-je ? Sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste.

ÉVANGILE SELON SAINT MARC.



POUR MADEMOISELLE *.**

**Amours des bas-reliefs, ô Muses et Bacchantes,
Qui, sur l'Ida nocturne, au bruit d'un tambourin,
Les fronts échevelés en tresses provoquantes,
Dansiez en agitant vos crotales d'airain !**

**Vous, plus belles déjà que ces filles du Pinde,
Baïadères d'ébène aux bras purs et nerveux,
Qui bondissez sans bruit sur les tapis de l'Inde,
Avec des sequins d'or passés dans vos cheveux!**

**Elssler! Taglioni! Carlotta, sœurs divines
Aux corselets de guêpe, aux regards de houri,
Qui fouliez, en quittant le carton des collines,
Le splendide outre-mer des ciels de Cicéri!**

**O reines du ballet, toutes les trois si belles!
Qu'un Homère ébloui fera nymphes un jour,
Ce n'est plus vous la Danse, allons, coupez vos ailes!
Éteignez vos regards, ce n'est plus vous l'Amour!**

A UNE PETITE
CHANTEUSE DES RUES.

Mon père est oiseau,
Ma mère est oiselle,
Je passe l'eau sans nacelle,
Je passe l'eau sans bateau.

VICTOR HUGO.

XXI.



A UNE PETITE CHANTEUSE DES RUES.

Enfant au hasard vêtu,
D'où viens-tu
Avec ta chanson bizarre ?
D'où viennent à l'unisson
Ta chanson,
Ta chanson et ta guitare ?

Tu livres au doigt vermeil
Du soleil,
Qui les dore et les caresse,
Tes longs cheveux emîmélés,
Crespelés
Comme ceux d'une déesse.

D'où vient ce front soucieux,
Ces grands yeux,
Ces chairs dont la transparence
Fait voir parmi les couleurs
De cent fleurs
Des tons dignes de Lawrence ?

Viens-tu du pays serein
Où le Rhin
Baise les coteaux de vignes,
Dont le feuillage mouvant
Tremble au vent,
Et serpente en longues lignes ?

Viens-tu du pays riant
d'Orient,
De Naples aux charmantes grèves,
Ou de Venise au ciel bleu
Tout en feu,
Ou du blond pays des rêves?

Avec son hardi carmin,
Quelle main
A pourpré pour les féeries
Tes lèvres, ces fruits brûlants,
Plus sanglants
Que des grenades fleuries?

Est-ce bien toi, cet enfant
Triomphant,
Dont le père, ouvrant son aile,
Au fond d'un nid de roseau
Fut oiseau,
Dont la mère fut oiselle?

Belle fille aux cheveux d'or ,
Est-ce encor
Toi , qui , rieuse et fantasque ,
Faisais voltiger en l'air
Un éclair
Avec ton tambour de basque ?

Toi la Bohême à l'œil noir
Qui , le soir ,
D'une dorure fanée
Serrais ton ample chignon —
Et Mignon
Est-elle ta sœur aînée ?

Ou , plutôt , courant au bois ,
Et sans voix
Pour un brin d'herbe qui bouge ,
Interdite à chaque pas ,
N'es-tu pas
Le petit Chaperon-Rouge —

Qui fit même des jaloux
Chez les loups ,
Et qui , portant sa galette
Chez la bonne mère-grand' ,
En entrant
Faisait choir la bobinette ?

Mais non , aux divins attraits
De tes traits
Et de ta voix , je devine
L'enfant comblé des faveurs
Des rêveurs ,
La folâtre Colombine.

Mais où sont tes beaux souliers ,
Tes colliers
Qui font rêver les fillettes ?
Où sont le bel or changeant
Et l'argent
De tes jupes à paillettes ?

Et le souple casaquin

D'Arlequin ?

Et Cassandre et sa fortune ?

Où Pierrot, l'homme subtil,

Cache-t-il

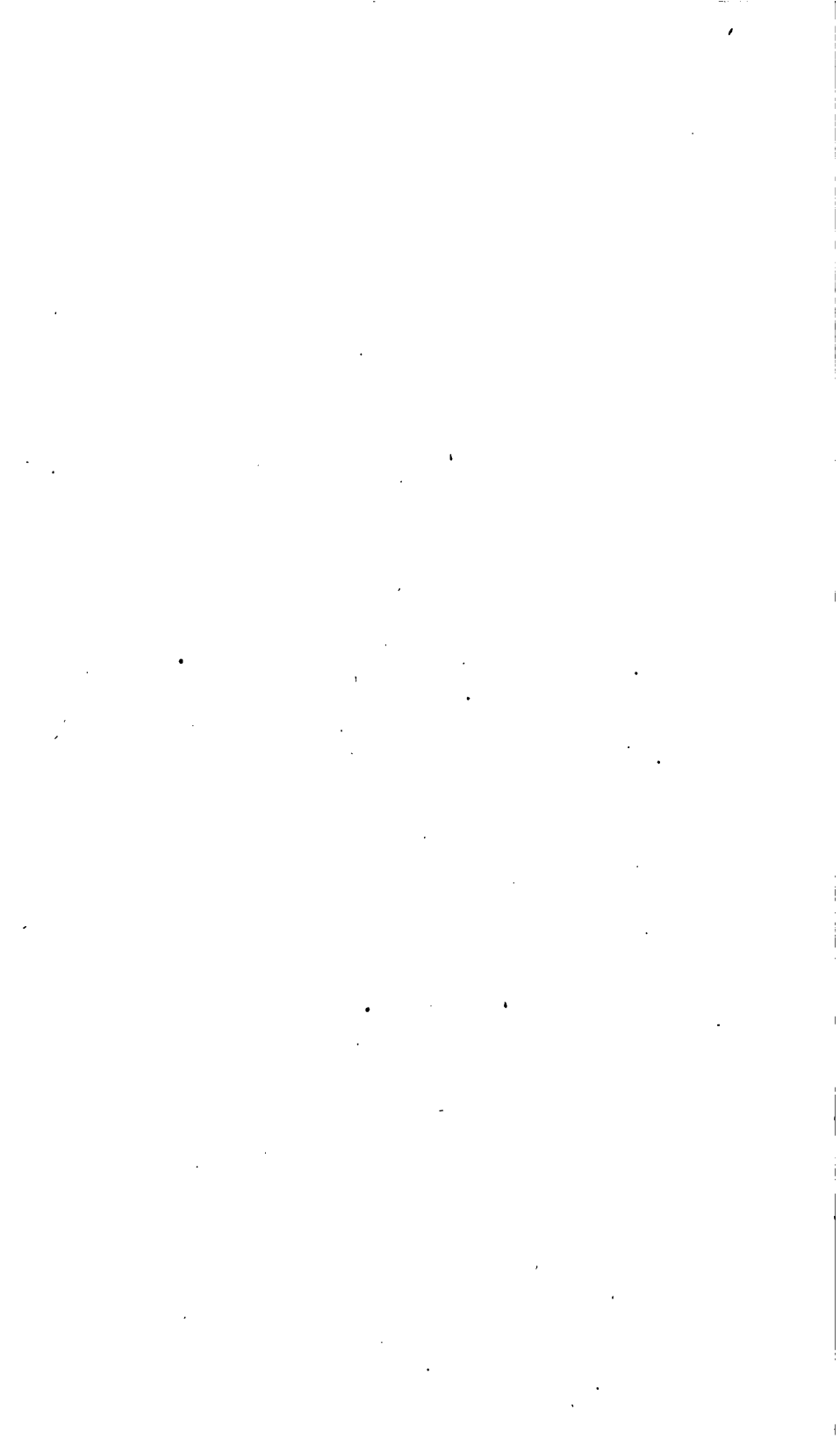
Sa face de clair de lune ?

IDYLLE.

Et quum vidisti puero donata, dolebas.

VIRGILII.

XXII.



IDYLLE.

NÉÈRE, MYRRHA.

NÉÈRE.

Le soir est tiède et pur, le vent pleure. O Myrrha,
Notre jeune Iollas, qui souvent t'admira,
Va venir près nous, sous l'arbre qui soupire,
Dénouer nos cheveux et caresser la lyre.

MYRRHA.

Néère, c'est pour toi qu'il anime, en songeant,
La lyre qu'enseigna Phœbus à l'arc d'argent.
Comme toi, dans mes yeux, ô Néère! que n'ai-je
Ce trait qui brûle un cœur endormi sous la neige!

NÉÈRE.

Sa main silencieuse aime tes cheveux bruns
D'où ses doigts pour longtemps s'en vont pleins de parfums.

MYRRHA.

Les tiens, jouet charmant de la brise qui vole,
Sont lisses et dorés comme un flot du Pactole.

NÉÈRE.

Tes pieds charment la lèvre, et montrent au hasard
Leurs ongles transparents arrondis avec art.

MYRRHA.

Ta gorge est comme un marbre , et la lumière arrose
Sur ses fermes contours deux frais boutons de rose.

NÉÈRE.

Que n'es-tu beau comme elle , ô bel enfant ? Hélas !
J'irais en suppliante adorer Iollas !

MYRRHA.

Iollas ! pour un jour sois semblable à Néère ,
Et je n'aurai pour toi nulle froideur amère.

NÉÈRE.

La bouche des zéphyrax souffles embaumés
S'enivre en s'égarant sous tes bras parfumés.

MYRRHA.

Quelle autre ivresse attend les deux lèvres choisies
Qui , goûtant de ton cou les blanches ambrosies ,

Et, buvant à longs traits les flammes que j'y sens,
Y feront circuler des frissons rougissants !

NÉÈRE.

Vois comme l'onde est calme, et comme la Naïade,
Dont la molle fraîcheur invite et persuade,
Semble tourner vers nous l'azur de ses yeux bleus.

MYRRHA.

Dans ses bras palpitants descendons toutes deux.
Confions notre tête à son bruit qui fascine,
Et notre épaule blonde à sa douce poitrine.

NÉÈRE.

Goûtons auparavant ce nectar. Pour nos jeux
Liber y mit la force en parcelles de feux.

MYRRHA.

Oui, mais la coupe d'or est froide à qui la touche.
Quel or vaut, ô ma sœur, le corail de ta bouche !

NÉÈRE.

Tenons-nous par la main. Ah ! ce flot est glacé !
Entoure bien mon cou de ton bras enlacé.

MYRRHA.

Comme l'eau, sœur du ciel, qui flottait indécise,
Me pressé avec amour ! Je suis toute surprise.

NÉÈRE.

Chacune bien serrée avec deux bras tremblants,
O Myrrha ! nous voguons comme deux cygnes blancs,
Et, sur nos fronts jumeaux aux poses familières,
Se mêlent toutes deux nos guirlandes de lierres.

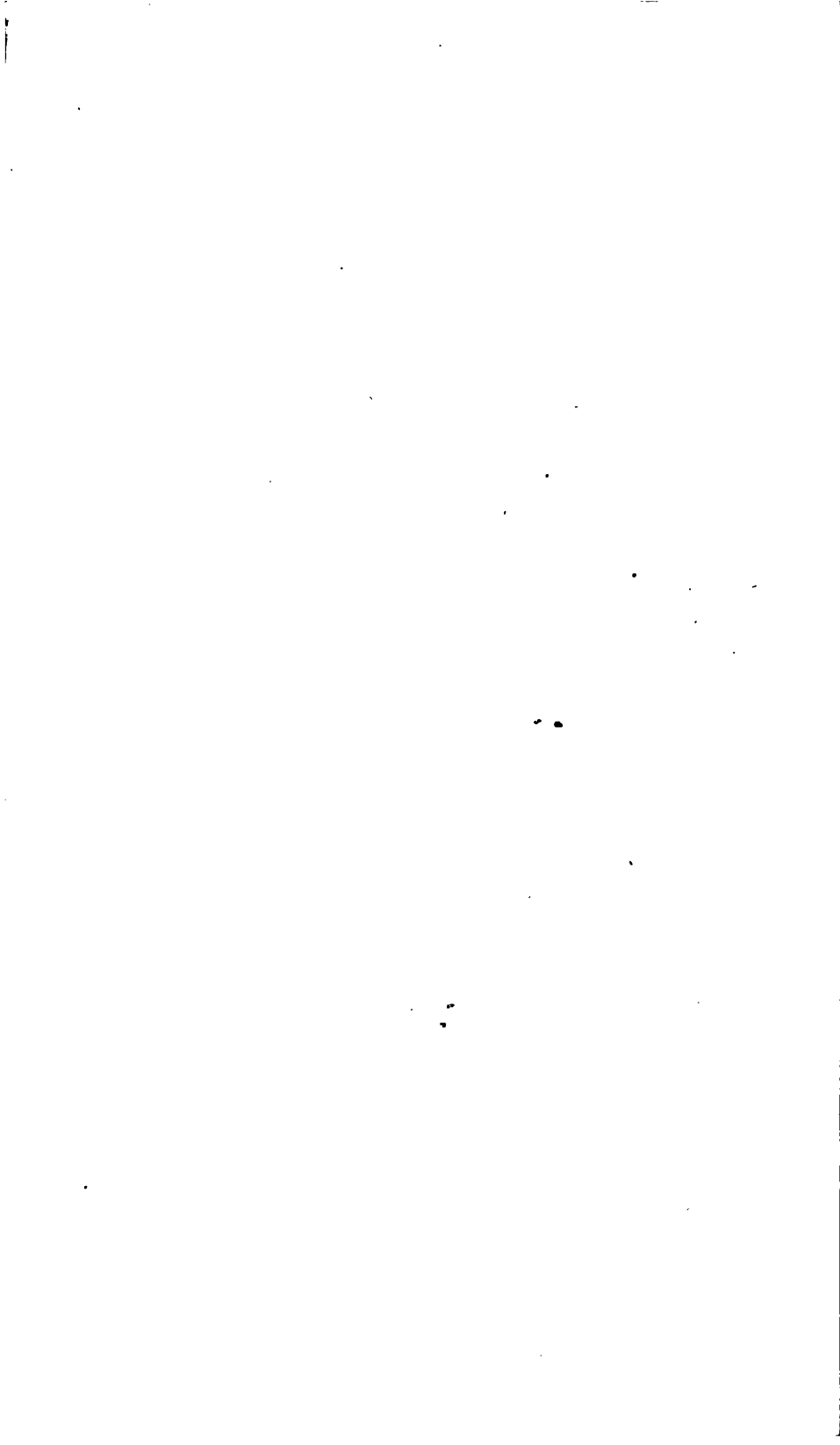
MYRRHA.

Le flot rasséréné, qui court sans se lasser,
M'enivre, et je ne sais, me sentant caresser
Voluptueusement dans cette paix profonde,
Si c'est ta chair polie, ou le zéphyr, ou l'onde!

NÈRE.

Iollas va venir, de ses doigts enjoués
Tresser en folâtrant nos cheveux dénoués.

XXIII.



**Toute cette nuit nous avons
Relu le vieil ami Shakspeare
Aux beaux endroits que nous savons,
Et voici que la nuit expire.**

Nous avons longtemps veillé, mais
Nous lisions le poète unique,
Et la sombre nuit n'eut jamais
Plus d'étoiles à sa tunique.

Phœbé, qu'en riant nous troublous,
Va s'enfuir, et le jour va naître,
Et ma voisine aux cheveux blonds
Viendra se mettre à sa fenêtre.

Ah ! lorsque vous allez venir,
Ma voisine, en jupe de toile,
Nous ne suivrons du souvenir
Aucun beau vers, aucune étoile.

Vous apparaîtrez comme un lys,
Avec votre guimpe croisée,
Au milieu des volubilis
Qui couronnent votre croisée,

Et nous, nous analyserons,
Sans redouter qu'elle nous mente,
Sous son rideau de liserons
Votre tête simple et charmante.

Avril 1843.

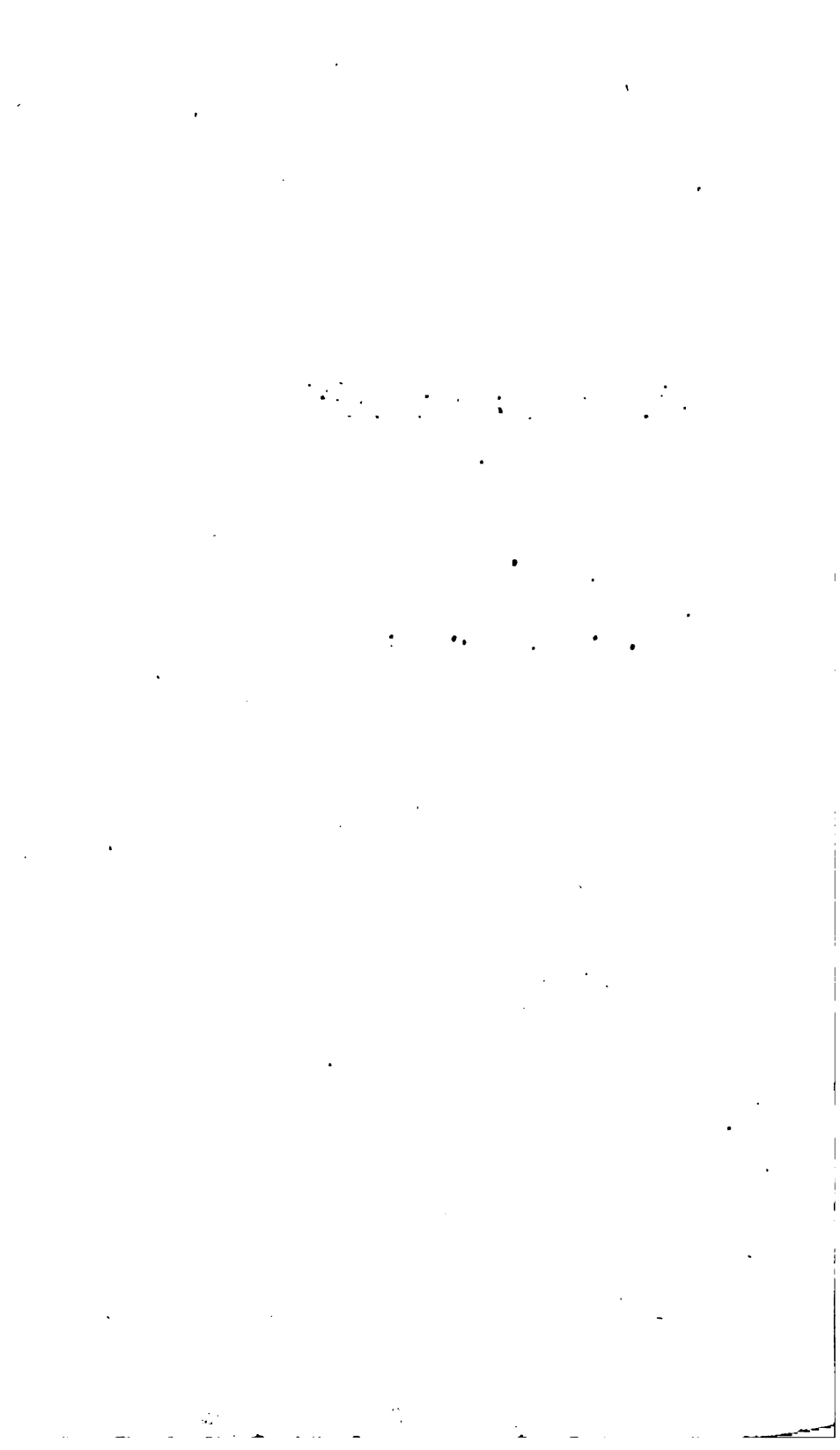


L'ARBRE DE JUDÉE.

Mais ne serait-ce pas plutôt un jeune rameau du délicieux arbuste consacré à l'Amour, lorsque, consumé par Siva dans un accès de colère, il vint à renaître mille fois plus charmant encore, grâce à la céleste ambrosie dont l'arrosèrent les Dieux ?

CALIDASA.

XXIV.



L'ARBRE DE JUDÉE.

Quand vient Mai rougissant rasséréner les cœurs ,
Et que sourit à tous la terre fécondée ,
Quand sur les verts gazons Chloris mène des chœurs ,
Il fleurit dans le parc un arbre de Judée.

C'est un arbre tout rose, et sans feuilles d'abord,
Un tout harmonieux que rien autre n'égale.
Ses longs rameaux, groupés dans un parfait accord,
Ont l'air de supporter des roses du Bengale.

Quand la feuille leur met son beau satin ouvert,
Ils sont plus doux encore aux regards de l'artiste ;
La pourpre s'adonneit près du feuillage vert,
Et la tendre émeraude encadre l'améthyste.

Puisque c'est à présent que mon arbre fleurit,
Je veux, couché sur l'herbe, oubliant toutes choses,
Dans ses vivants écrins égarer mon esprit,
Et pendant un moment faire des songes roses.

Voyez comme l'azur est calme et reposé,
Comme on se sent heureux sans en savoir les causes,
Comme l'herbe frémit sur le sol arrosé,
Comme le ciel couchant est riche en fleurs écloses !

Sous ces bosquets charmants, épanouis pour eux,
Pleins d'ombrages secrets et de faibles hauteurs,
Voyez ces beaux enfants, ces couples amoureux
Qui vont en écartant les épaisses ramures.

C'est toi, belle Rosine! Hélas! le vert rideau
Nous dérobe tes pieds, les plus charmants du monde.
C'est toi, folle Rosette avec ton Orlando!
Pauvre morte amoureuse, est-ce toi, Rosemonde?

Quel est ce bruit de cor qui passe dans les bois?
C'est la chasse qui vient : salut blanches marquises!
Mettez les cœurs en flamme et le cerf aux abois,
Vos paniers de satin ont des façons exquises.

Près de ce rocher blanc, taillé comme un autel,
L'eau, comme un lévrier, folâtre et puis se dresse.
Pardieu! c'est la marquise, ineffable pastel,
Qui se baigne là bas en nymphe chasseresse.

Il manque un Autéon, ce sera le mari:
Il a tout ce qu'il faut, et pourrait en revendre.
Abbé! votre musique est un charivari!
Vous soupirez, Eglé! Que vous a fait Silvandre?

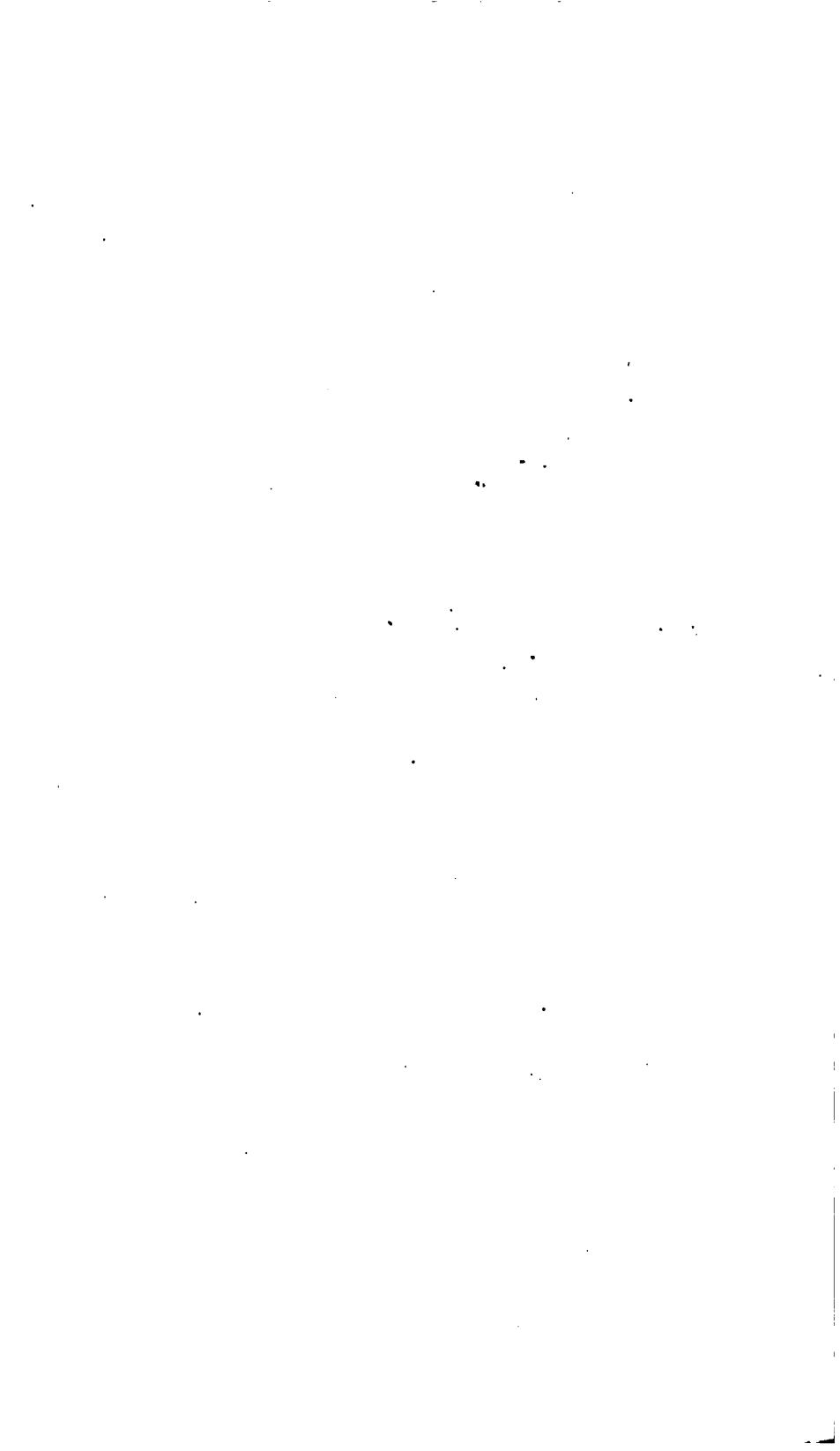
C'est ainsi que je rêve aux temps des Pompadours.
Et lorsqu'un bruit aigu, comme un cri de cigale,
Fait envoler le rêve, il me reste toujours
Mon arbre de Judée aux roses du Bengale.

ÉLÉGIE.

Gallus et Hesperis, et Gallus notus Eois,
Et sua cum Gallo nota Lycoris erit.

OVIDE.

XXV.



ÉLÉGIE.

Tombez dans mon cœur, souvenirs confus ,
Du haut des branches touffues !

Oh ! parlez-moi d'elle, antres et rochers ,
Retraites à tous cachées !

Parlez, parlez d'elle, ô sentiers fleuris!
Bois, ruisseaux, vertes prairies!

O charmes amers ! Je la vois encor
Dans ces lieux qu'elle décore.

C'est elle, ô mon cœur ! sur ces gazons verts,
Au milieu des primevères !

Son œil réfléchit le ciel de saphir,
Son voile flotte au zéphire,

Et notre amandier couvre son beau cou
Des blanches fleurs qu'il secoue !

Sur mon bras frémit son bras ingénu,
Et frissonne sa main nue.

Le feuillage est noir, le ciel étoilé,
Viens, suivons la noire allée!

La belle-de-nuit s'ouvre toute en feu,
La voûte du ciel est bleue.

Écoutez, ma mie, au coin du vieux mur.
Le rossignol qui murmure.

Chante ta chanson, ô doux rossignol !
Ta chanson qui nous console.

Roucoule, ô Bulbul ! dans le chèvrefeuil,
Et que la rose t'accueille !

Des yeux tant aimés tombe un divin pleur
Sur ma tempe qu'il effleure.

O larme d'amour, trésor sans pareil !
Dites-moi si je sommeille ?

Qui t'envoie, hélas ! charmant souvenir,
Briser mon cœur qui soupire ?

Hélas! je suis seul dans ces bois épars
Où résonnaient les guitares.

Une illusion, songe évanoui,
Charmait mon âme éblouie.

Je fatigue seul le flot de cristal,
L'herbe où la fleur d'or s'étale,

L'ancre et la fontaine où croît le glayeul,
Et ma voix fatigue seule

La forêt tremblante et l'azur du lac
De ma plainte élégiaque!

LA SYMPHONIE DE LA NEIGE.

Chaque année, au printemps, elles reviennent chargées
de neige;

Dans la cour de la salle qu'embellissent les fleurs du Hai-
tang, elles rivalisent de blancheur avec la lune;

Douze jalousies ornées de perles les enveloppent en se
relevant;

Un couple d'hirondelles blanches vole en haut et en bas.

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES, ROMAN CHINOIS.



LA SYMPHONIE DE LA NEIGE

La neige qui s'amasse et tombe dans la neige,
Du ciel à gros flocons sur la terre descend,
Et, comme pour les pas d'un triomphal cortège,
Son moelleux tapis rayonne éblouissant.



D'autres regretteront , devant cette richesse ,
 Les pourpris que l'Aurore arrose de ses pleurs ,
 Le gazon aplani pour des pieds de duchesse ,
 Et le rose printemps des oiseaux et des fleurs ;

Et de ne plus revoir , au soleil d'or qui baise
 Les grands coquelicots , orgueil mouvant des blés ,
 Les gammes de Rubens et de Paul Véronèse
 Tourbillonnant en chœur devant leurs yeux troublés.

Mais moi , j'aime à songer devant cette harmonie ,
 Et toutes les blancheurs des rêves anciens
 Mettent d'accord leurs voix pour une symphonie ,
 Et leur rythme plaintif me prend dans ses liens.

II.

C'est dans le mol oubli d'un ciel douteux et pâle
 Qui donne à toute chose un prestige charmant ,

Et qui passe en douceur le duvet et l'opale,
Que le drame du jour s'agite vaguement.

Leurs six ailes au vent, pareilles à des voiles,
Les anges sont épars dans les chemins du ciel;
Les nuages rêveurs font la cour aux étoiles,
Et tout l'éther frémit d'un amour sensuel.

Les lacs sont habités par la troupe des cygnes.
Sur le bord resplendit le front sacré des lys,
Et l'ombre du feuillage a les marbres insignes
Dont un grêle rayon baise les pieds polis.

III.

Ces filles de la Grèce, aux allures profanes,
Écartent en riant les cheveux du bouleau;
Et, cherchant le repos dans les flots diaphanes,
L'escalier des palais plonge son pied dans l'eau.

Sur la vague s'agite une légère écume,
 Comme celle où, parmi les dauphins entraînés,
 Pleine, ainsi que les flots, de charme et d'amertume,
 Aphrodite jaillit des flots rassérénés.

(Dans la conque de naore, avec ses pieds timides,
 Vierge, elle caressait les Grâces et les Jeux,
 Et les purs diamants et les perles humides
 Ruisselaient de sa bouche et de ses blonds cheveux.)

Voici les bois sacrés à la Mélancolie
 Où, mêlant à la brise un murmure confus,
 L'oranger, le laurier, le myrte d'Idalie
 Accueille mille oiseaux dans ses dômes touffus.

C'est là que le pommier fleurit, et que la rose,
 Fièvre d'un pli vermeil et d'un bouton naissant,
 Déjà pâmée, attend que l'Aurore l'arrose,
 Et que l'enfant au dard la joigne de son sang.

IV.

En cavalcade , au long des terrasses de brique ,
Des dames, dont Zéphyr baise le front mutin ,
Avec des cavaliers au sourire lubrique ,
Passent dans leurs habits d'hermine et de satin.

Les pages, les muguets langoureux et bravaches ,
Et les belles de cour, aux cheveux crespelés ,
Font briller dans la nuit, sous d'insolents panaches ,
Les fronts de leurs chevaux d'une flamme étoilés.

La nappe encore vierge est mise pour l'orgie ,
Et les flacons d'argent brillent sur le dressoir ,
Tandis qu'à la fenêtre, avec sa main rongie ,
Elvire désolée agite son mouchoir.

Et, dans l'ombre, un fuyard, qu'une autre ombre accompagne ,
Les cheveux hérissés par le vent qui les suit ,

Rejoint ses compagnons dans l'immense campagne,
 Au galop d'un coursier sombre comme la Nuit.

V.

Blanche, dans un massif, dort parmi les dentelles
 Dont le bouquet foisonne autour de ses beaux seins ;
 Elle rêve, et son corps semblable aux tourterelles,
 Creuse en nid embaumé le duvet des coussins.

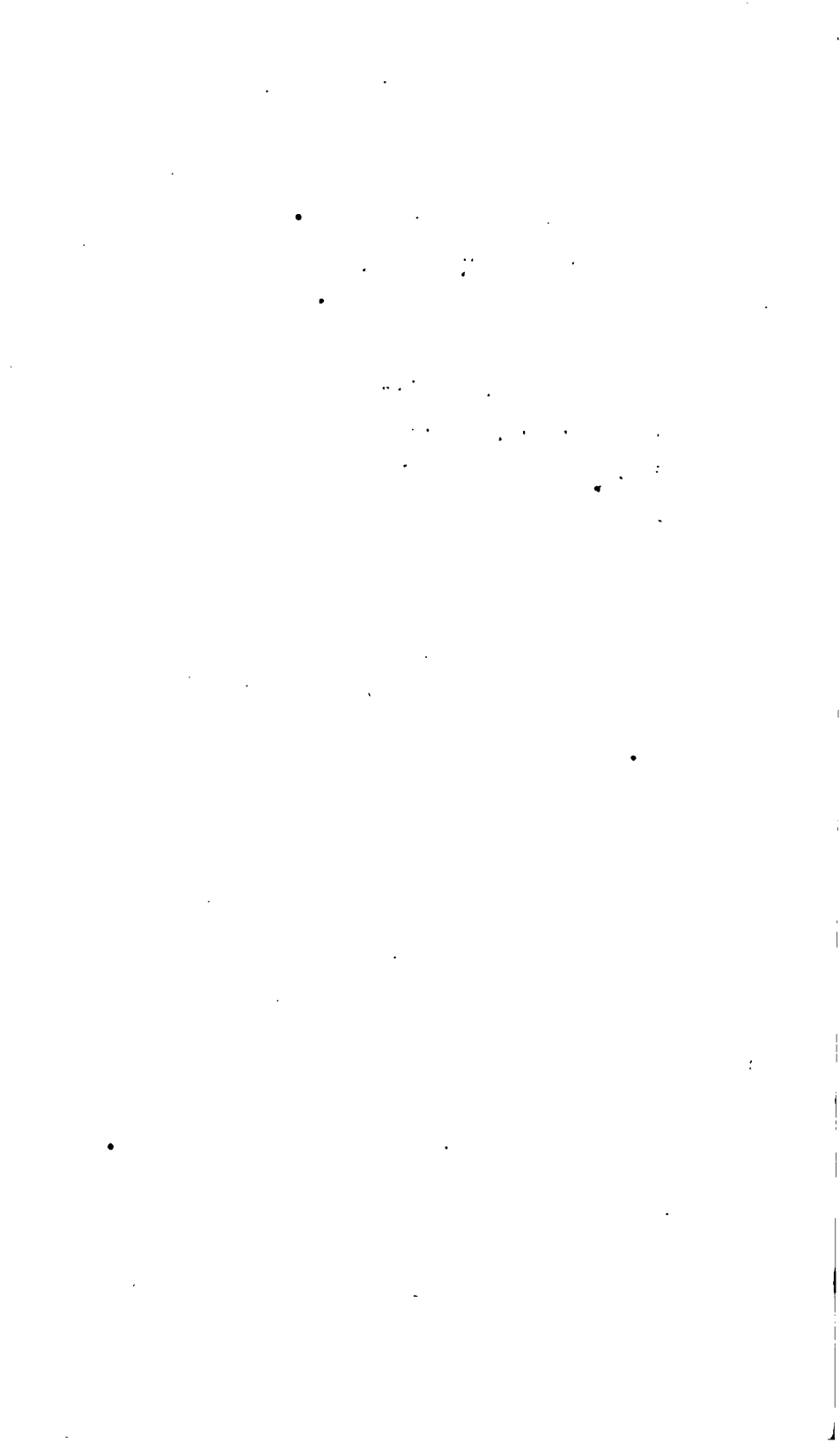
Après d'elle, à mi-voix, deux colombes mystiques
 Au milieu des ardeurs du tiède renouveau,
 Se murmurent, ainsi que des lyres antiques,
 Des vers d'Anacréon, d'Orphée et de Sappho.

VI.

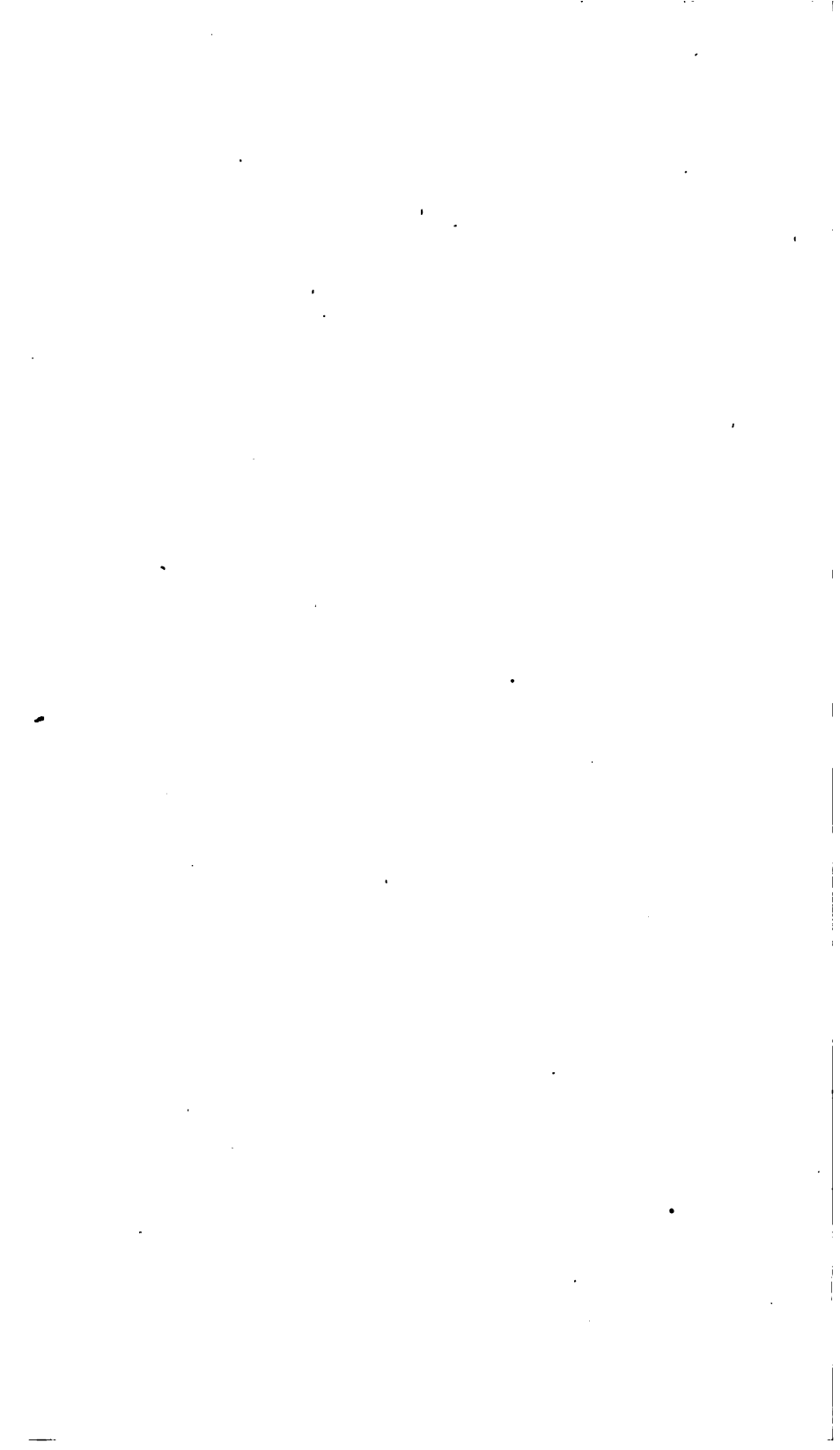
Ainsi la Floérie en mon âme s'épanche ;
 Et, le front caressé par ses folles fratcheurs,

J'entends s'épanouir en moi (divine Blanche !)
L'accord mélodieux de toutes les blancheurs.

Mais ces pâles amours de fleurs et de sculptures,
Dont je mène en chantant le chœur étioilé,
Sont encore à mes yeux moins blanches et moins pures
Que votre âme sereine, ô Lys inviolé !



XXVII.



Dans le vieux cimetière, où cette chaude pluie
Sur l'aubépine en fleurs
A versé, dans un flot que le soleil essuie,
Des parfums et des pleurs ;

Au coucher du soleil, dans le vieux cimetière
Où, sur chaque tombeau,
Des bouquets de rayons empourprent l'humble pierre,
Entrons, il y fait beau !

Le ciel bariolé par la métamorphose
De son limpide azur,
Borde joyusement d'écume grise et rose
Son grand lac d'un bleu pur.

Puisqu'ils vivent encor dans ces riants calices
De soleil amoureux,
Les morts qui sont couchés dans ce lieu de délices, —
Ils doivent être heureux !

Leur âme nous parfume, et la grande Nature,
Si pleine de raison,
A fait avec leurs corps tombés en pourriture
Sa belle flérisson.

Oui, c'est d'eux que nous vient cette ombre douce et triste ;

Et ce sont eux encor

Ces bouquets de corail , ces thyrses d'améthyste ,

Ces riches grappes d'or !

Ce sont eux ces rosiers aux mille roses blanches

D'une mousse embellis ,

Et ce bleuet céleste et ces tendres pervenches ,

Et ce sont eux ces lys !

De même la Nature , avec mélancolie ,
Jusqu'au matin vermeil
Laisse la vaine cendre en nous ensevelie
Pourrir loin du soleil ;

Haine , douleur , néant de la gloire et du crime ,
Illusion d'un jour ;
Et , baignant de rayons tout ce fumier sublime ,
Elle en fait de l'amour !

L'ÉTANG MALO.

Quand le froid de la mort enveloppe cette argile souffrante,
où va l'âme immortelle?

BYRON.

XXVIII.



L'ÉTANG MALO.

Il est un triste lac à l'eau tranquille et noire
Dont jamais le soleil ne vient broder la moire,
Et dont tous les oiseaux évitent les abords.
Un chêne vigoureux a grandi sur ses bords,
Et, courbé par le Temps jusqu'aux ondes, étale
Sur la cime des flots sa masse horizontale.
L'orgue des verts roseaux se tait malgré le vent ;
Le nymphæa, l'iris, le nénuphar mouvant,

Le bleu myosotis et la pervenche sombre
Penchent étiolés, ou meurent sous cette ombre,

Ainsi, quand sur le cœur, dans sa jeune saison,
Amour! tu fais tomber ta large frondaison
Et tes rameaux géants dont le fardeau l'accable,
Tout s'étiole et meurt sous ton ombre implacable.

SONNET

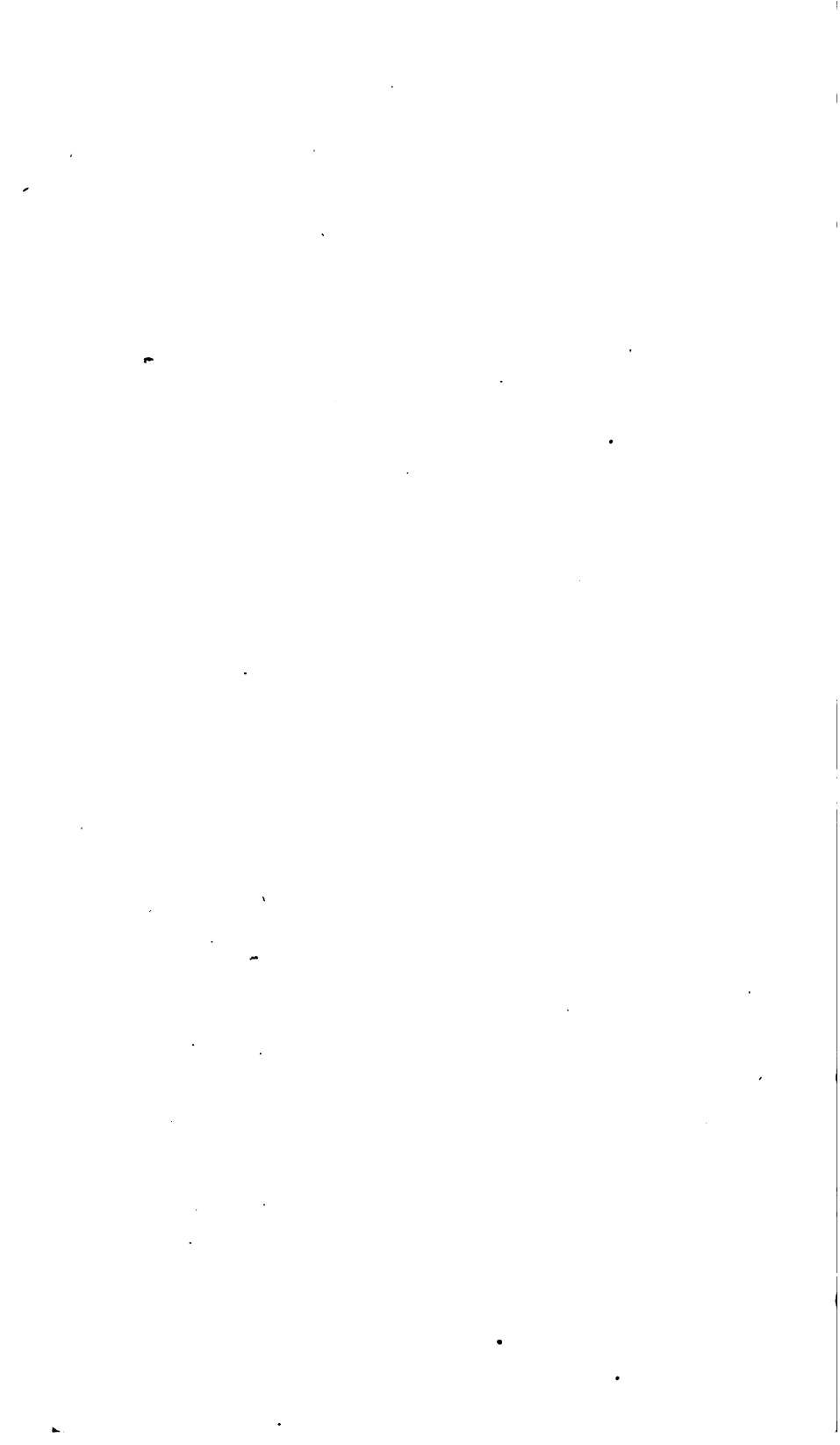
SUR UNE DAME BLONDE.

.....velut inter ignes

Luna minores.

HORACE.

XXIX.



SONNET SUR UNE DAME BLONDE.

**Sur la colline ,
Quand la splendeur
Du ciel en fleur
Au soir décline,**

L'air illumine
Ce front rêveur
D'une lueur
Triste et divine.

Dans un bleu ciel,
O Gabriel !
Tel tu rayonnes ;

Telles encor
Sont les madones
Dans les fonds d'or.

LE TRIOMPHE DE BACCHUS

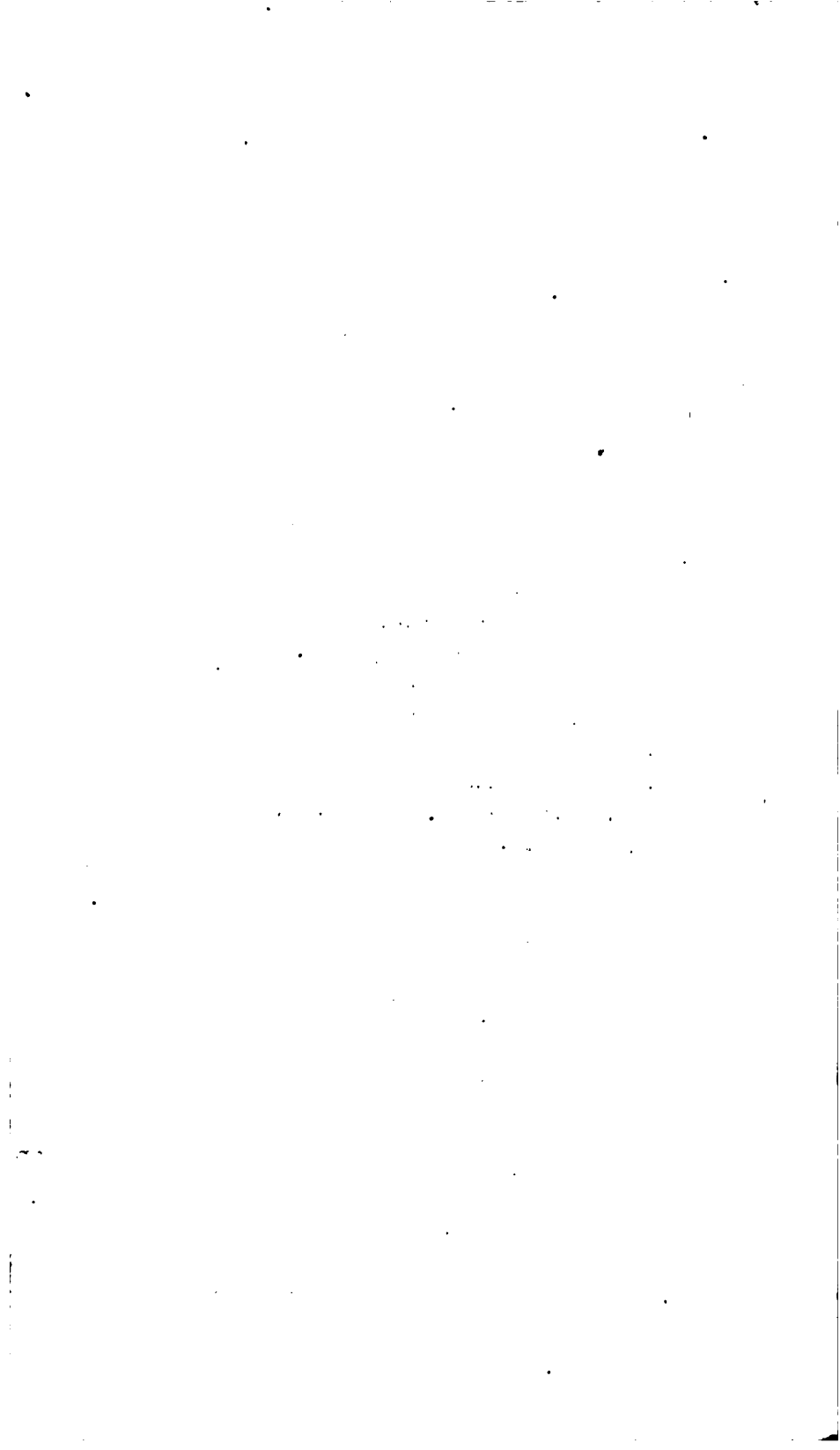
A SON RETOUR DES INDES.

... sa face estoit comme d'un jeune enfant, pour enseignement que tous bons beuveurs jamais n'envieillissent, rouge comme un cherubin, sans aucun poil de barbe au menton : en teste portoit cornes aiguës : au-dessus d'icelles une belle couronne faite de pampres et de raisin, avec une mitre rouge cramoisine, et estoit chaussé de brodequins dorez.

En sa compagnie n'estoit un seul homme, toute sa garde et toutes ses forces estoient des Bassarides, Evantes, Euhyades, Edonides, Trieterides, Ogygies, Mimalones, Menades, Thyades et Bacchides, femmes forcenées, furieuses, enragées, ceintes de dragons et serpents vifs en lieu de ceintures : les cheveux, voletans en l'air avecques fronteaux de vignes....

RABERLAIS.

XXX.



LE TRIOMPHE DE BACCHUS

A SON RETOUR DES INDES.

**Le chant de l'Orgie avec des cris au loin proclame
Le beau Lyceus , le Dieu paré comme une femme ,
Qui, le thyrses en main, passe rêveur et triomphant,
A demi couché sur le dos nu d'un éléphant.**

**Le tigre indien , le lynx, les panthères tachées ,
Suivent devant lui , par des guirlandes attachées ,**

Les chèvres des monts, que, réjouis par de doux vins,
Mènent en dansant les Satyres et les Sylvains.

Après eux Silène, embrassant d'une lèvre avide
Le museau vermeil d'une grande urne déjà vide,
Use sans pitié les flancs de son âme en retard,
Trop lent à servir la valeur du divin vieillard.

Sous leurs peaux de cerfs les Évantes et les Thiades,
Le chœur furieux de Bacchides et les Ménades,
En arrondissant l'arc vigoureux de leurs beaux reins,
Sautent aux accords des flûtes et des tambourins.

La reine du chœur, déesse à la rouge paupière,
Heurte, en agitant ses grands cheveux mêlés de lierre
Sur ses seins meurtris par le vent de ces lieux déserts,
Ses crotales d'or dont le chant déchire les airs.

En l'honneur du dieu retentissent les dithyrambes;
Le chœur en démençe entrechoque ses mille jambes,

Et, quittant la terre avec le rythme forcené,
Comme un tourbillon vole sur un mode effréné,

Seule, Aganappé, la belle nymphe aux pieds de chèvre,
Humide du vin qui coule le long de sa lèvre,
Pâle de désirs, et pleine de l'amour du Dieu,
S'arrête tremblante, et tourne vers lui son œil bleu.

O Vénus ! le chœur la renverse dans la poussière,
Son corps palpitant roule dans la fange grossière ;
Les vierges des bois marchent dans son sang et ses pleurs,
Et foulent aux pieds son sein qui ressemble à des fleurs.

Sa bouche frémit de désespoir et de tendresse ;
Fière d'expirer au milieu de sa double ivresse,
Dans son sang plus pur que le vin versé sur l'autel
Elle meurt, les yeux fixés sur l'amant immortel.

Le Dieu triomphant n'a pas vu, dans la sainte fièvre,
Mourir à ses pieds la belle nymphe aux pieds de chèvre,

Ni couler son sang, ni le vin qui s'échappe à flots
De l'urne d'airain, bouillonner avec des sanglots.

Il rêve à Càma, l'Amour aux cinq flèches fleuries,
Qui, lorsque soupire au milieu des roses prairies
Le doux Vasanta, parmi les bosquets de santal,
Envoie aux cinq sens les flèches du carquois fatal.

Il vous voit errer le long des bords sacrés du Gange,
Et plonger dans l'or que roule son azur étrange
Votre sein plus blanc que les neiges de l'Imaüs,
Vierges de Nysa, qui vous couronnez de lotus!

Et, suivant le rit, brisant leurs mouvantes colonnes,
La mâle Bacchide et les hurlantes Mimalones
Sautent avec rage autour du bois, et font encor
Dans les airs lassés retentir les crotales d'or!

LA DERNIÈRE PENSÉE

DE WEBER.

Je me promenais dans un jardin délicieux : sous l'épais gazon on voyait des violettes et des roses dont le doux parfum embaumait l'air. Un son doux et harmonieux se faisait entendre, et une tendre clarté éclairait le paysage. Les fleurs semblaient tressaillir de bonheur et exhaler de doux soupirs. Tout-à-coup je crus m'apercevoir que j'étais moi-même le chant que j'entendais, et que je mourais.

HOFFMANN.

XXXI.



LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

Nuit d'étoiles ,
Sous tes voiles ,
Sous ta brise et tes parfums ,
Triste lyre
Qui soupire ,
Je rêve aux amours défunts.

La sereine Mélancolie
Vient éclore au fond de mon cœur ,
Et j'entends l'âme de ma mie
Tressaillir dans le bois rêveur.

Nuit d'étoiles ,
Sous tes voiles ,
Sous ta brise et tes parfums ,
Triste lyre
Qui soupire ,
Je rêve aux amours défunts.

Dans les ombres de la feuillée ,
Quand tout bas je soupire seul ,
Tu reviens, pauvre âme éveillée ,
Toute blanche dans ton linceul.

Nuit d'étoiles ,
Sous tes voiles ,
Sous ta brise et tes parfums ,
Triste lyre
Qui soupire ,
Je rêve aux amours défunts.

Je revois à notre fontaine
Tes regards bleus comme les cieux ;
Cette rose , c'est ton haleine,
Et ces étoiles sont tes yeux.

Nuit d'étoiles ,
Sous tes voiles ,
Sous ta brise et tes parfums ,
Triste lyre
Qui soupire ,
Je rêve aux amours défunts.



L'AME DE LA LYRE.

Fille des hommes, je suis une parcelle de l'esprit de Dieu.
Cette lyre est mon corps.

GEORGE SAND.

XXXII.



L'AME DE LA LYRE.

I.

Quand le premier sculpteur eut achevé la Lyre
Et caché dans son sein les chants harmonieux ;
Avec l'ivoire et l'or quand il eut fait sourire
Parmi ses ornements les figures des Dieux ,
Et qu'il eut couronné l'instrument de martyr
Avec le vert rameau d'un laurier radieux ;

II.

Le fils des vieux Titans , ce sublime rebelle,
Qui, tout brûlant encor , vers la voûte éternelle
Une seconde fois tentait de s'envoler,
Fit, pareille au vautour qui devait l'immoler,
Tomber sur le chef-d'œuvre une blanche étincelle
Du feu resplendissant qu'il venait de voler.

III.

C'est l'Ame de la Lyre ; à notre âme invisible
Elle se plaint souvent loin du monde réel ,
Souvent , dans une étreinte amoureuse et terrible ,
L'éclaire et la consume à son œil immortel ;
Et , captive à jamais dans le rythme inflexible ,
Elle aspire sans cesse à remonter au ciel.

IV.

Elle meurt du désir qui toujours la dévore
Dans la froide prison des mètres et des vers,
Et tâche, l'œil perdu parmi les cieux ouverts,
D'entendre encor la voix de cet archet sonore
Qui, si loin du désert où ses chants vont éclore,
Mène dans l'infini le cœur de l'univers.

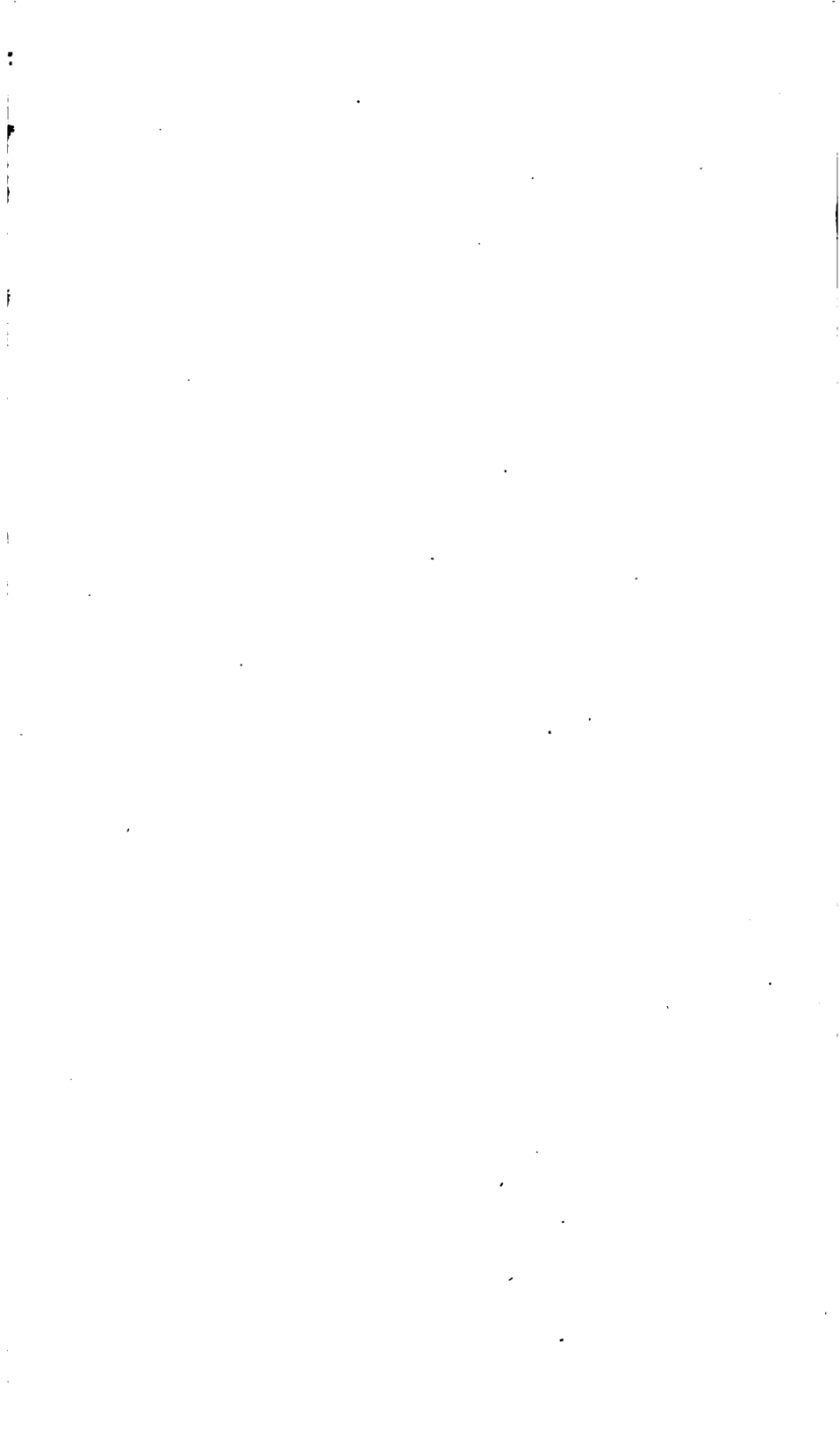


A OLYMPIO.

C'est peu qu'avec son lait une mère amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui l'étonne.

RAGINE.

XXXIII.



A OLYMPIO.

I.

**O poète! courbé sur mon œuvre lyrique,
Ambitieux du ciel,
Je veux savoir par moi la hauteur chimérique
Où peut monter Babel.**

Je ferai fourmiller dans mes architectures ,
Tenace en mon dessein ,
Le chœur éblouissant des mille créatures
Qui vivent dans mon sein.

Je veux voir de mes yeux l'Olympe dont la neige
Blanchit le front chenu ,
Et les Grâces que suit Éros , riant cortège ,
Folâtrer le sein nu !

Comme dans les combats du superbe Encelade ,
Ardent comme un lion ,
Si ce n'est point assez d'Ossa pour l'escalade ,
J'y mettrai Pélion.

J'irai jusques au ciel, dans les voûtes profondes ,
Dérober pour mes vers
Le rythme qu'en dansant chantent en chœur les mondes
Qui forment l'univers.

Je boirai le nectar de la force première,
Et dans la main du dieu,
Impassible titan, chercheur de la lumière,
J'irai voler le feu.

Alors, vous que j'ai faits et d'une fange vile
Et de ce qui m'est cher,
Vous vivrez de ma vie, ô colosses d'argile,
Et vous vous ferez chair!

Vous vivrez, ô mes fils! et comme d'un jeune arbre
On secouerait les fleurs,
Moi je ferai couler avec mon doigt de marbre
Votre sang et vos pleurs.

Comme une floraison par le printemps hâtée,
Par l'effort de mon bras
Tu sortiras du bloc, ô jeune Galatée!
Et tu me souriras!

Moi-même dans tes yeux j'allumerai l'étoile
D'or et de diamant,
Et, père enorgueilli, je te tiendrai sans voile
Sous mes lèvres d'amant!

Car je me sens élu pour ton amour étrange
Qui me cherche et me fuit.
J'ai le cœur de Jacob, et je puis avec l'Ange
Lutter toute une nuit.

La Muse m'e sait fort, et m'est souvent prodigue
De ses âpres baisers,
Qui font que l'impuissant décroise de fatigue
Ses bras martyrisés.

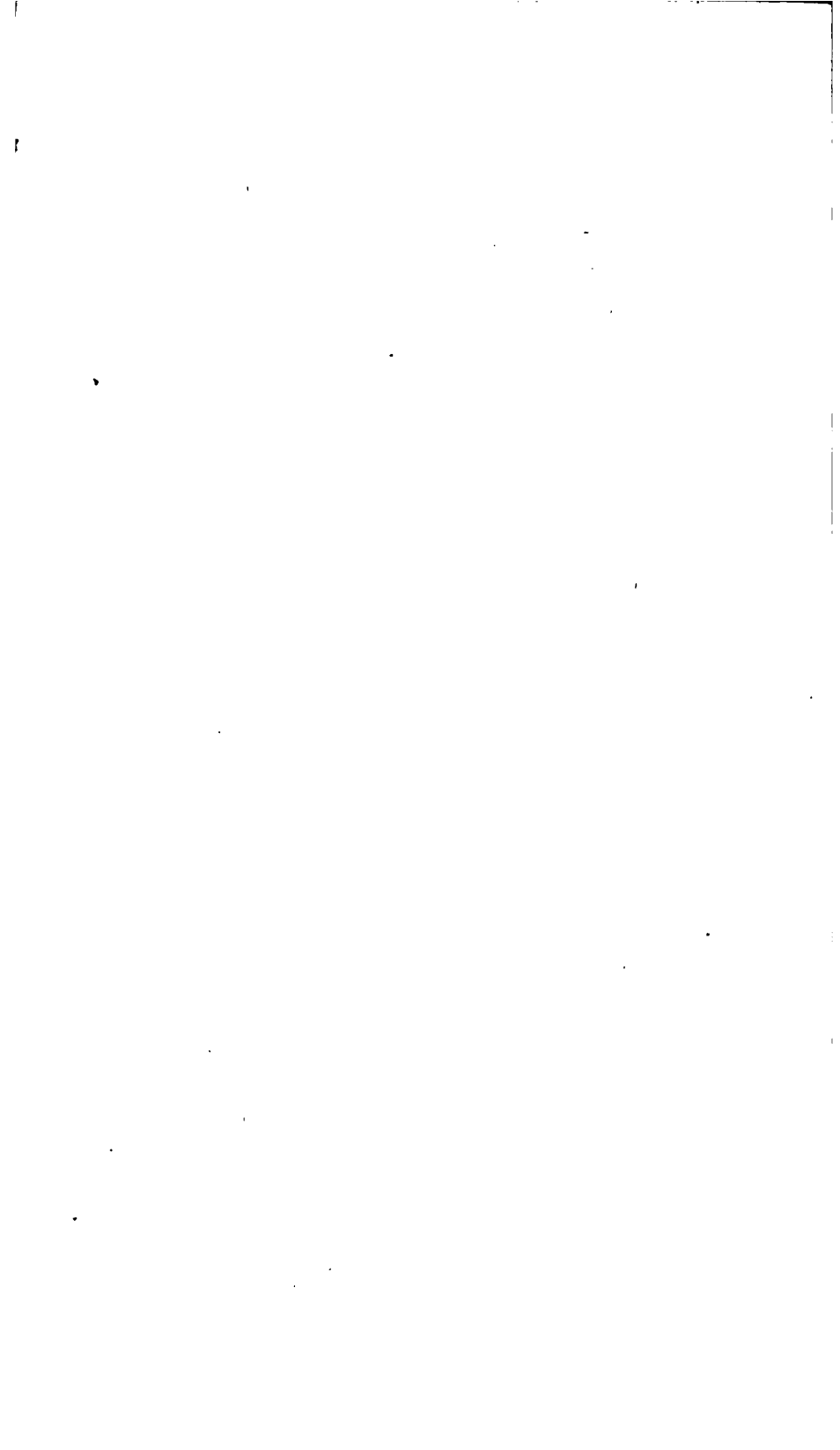
II.

Toi qu'elle aime, ô poète, à qui la voix de l'Ode
Dès le berceau parlait!

**Toi que, petit enfant, la fille d'Hésiode
A nourri de son lait !**

**Victorieux lutteur, qui tiens en main la palme,
Qui, déjà radieux,
Le front ceint de laurier, trônes dans le bleu calme
Pareil aux demi-dieux !**

**Si je te parle ainsi de la déesse, ô maître !
C'est que dans ce moment,
A la face du ciel, toi seul et moi peut-être
L'aimons sincèrement.**



XXXIV.



**Sculpteur , cherche avec soin , en attendant l'extase ,
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ;
Cherche longtemps sa forme , et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Alcide vainqueur du monstre de Némée ,
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ;
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions ,
Ni de riant Bacchus attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;
Pas de Lédà jouant dans la troupe des cygnes ,**

De naïades aux fronts couronnés de roseaux
Ou de blanche Phœbé surprise au sein des eaux.

Qu'autour du vase pur, trop beau pour la bacchante,
La verveine se mêle à des feuilles d'acanthé ;
Et plus bas , lentement, que des vierges d'Argos
S'avancent d'un pas sûr en deux chœurs inégaux,
Les bras pendants le long de leurs tuniques droites,
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

TABLE.

62635255







